
TIRAGE SPÉCIAL

ENTRETIENS

POLITIQUES & LITTÉRAIRES

PUBLIÉS MENSUELLEMENT

SOMMAIRE :

1. **Paul Adam** : *L'Homme sensible.*
2. **Bakounine** : *La Commune de Paris.*

Lectures poétiques : LA CHEVAUCHÉE D'YELDIS, par **F. Vielé Griffin.**

3. **Henri de Régnier** : *Portraits* (J.-K. Huysmans).
4. **Bernard Lazare** : *Les Livres.*
5. Correspondance..
6. Notes et Notules.

PARIS

12, PASSAGE NOLLET, 12

—
Août 1892

ENTRETIENS POLITIQUES & LITTÉRAIRES

Abonnement : UN AN. Sept francs.

Adresser toutes les communications

à **M. BERNARD LAZARE**, *Directeur*

12, Passage Nollet

Il est tiré quelques collections sur Hollande en souscription à vingt francs l'an.

« **ENTRETIENS** » de Juillet :

1. **Avertissement.**
2. **Elisée Reclus** : *Aux compagnons des Entretiens.*
3. **J. E. White** : *Les Cent chefs-d'œuvre.*
4. **E. de Roberty** : *Le concept de mouvement.*

Lectures poétiques : **LA MORT**, par **Emile Verhaeren**.

5. **Paul Adam** : *Eloge de Ravachol.*
6. **Henri de Régnier** : *Le chevalier du passé.*
7. **Francis Vielé-Griffin** : *Les Livres.*
8. Notes et Notules.

L'HOMME SENSIBLE

A la fin du siècle précédent, l'Ecossais Mackenzie publia deux livres : *The Man of feeling* et *the Man of World* qui emportèrent l'admiration du monde.

L'homme sensible enchantait une société toujours encline à s'attendrir depuis les bergeries d'Urfé et les grâces de Florian. On en vint rapidement à pleurer sur tout, à s'intéresser aux plus minimes tristesses des choses, aux plus abstraites douleurs de l'histoire. Ce fut un ton. On s'apitoya sur soi-même, sur les agneaux aussi que surprisait l'orage. Des émotions pareilles animèrent les âmes songeant aux ruines de Palmyre, à tant de peuples disparus, au papillon qui se réduit en poudre dans la main de la fillette curieuse, à la dame délaissée par le libertin en faveur de qui elle se troussa.

« L'homme sensible » s'incorpora en toutes les personnes élégantes. Il fit fureur au salon, au boudoir, dans les ruelles. L'éclat passager d'un bel œil, le charme des bocages, l'amour des oiseaux, la contemplation des tombes, le feuillage du saule, le banc moussu, et, plus tard, le remords du régicide rendirent les propos humides. Les dames avaient coutume de porter sans cesse à la main leur mouchoir, signe d'un cœur prêt à fondre.

Le succès fut immense. C'était, sur des motifs de délicatesse d'âme, l'excuse définitivement établie de toutes les lâchetés du cœur, du corps. L'amant se farda de prestige funéraire. Pitoyable, il devint digne de vénération,

comme le pauvre. On prêta de l'importance dramatique aux petites satisfactions charnelles en les décorant de deuil. L'abject Rousseau pleura sur ses ignominies dans *Les confessions*, après avoir gémi sur sa niaiserie dans la *Nouvelle Héloïse*. Par des pleurs il sanctifia la platitude de son être apte à toutes les faiblesses. *L'homme sensible* ce fut Rousseau contant Mme de Warens. Et la morale de cette littérature se marque dans le goût du temps pour les aveux de ce garçon entretenu, pour l'homme de joie lui-même.

Du coup, les femmes sans mœurs se sentirent promues à la grandeur. Elles rebondissaient loin du sofa, où Crébillon avait voulu, une fois pour toutes, étendre leur réalité. Un nouveau masque allait vêtir le nu de leurs misères passionnelles. De par leur conformation physique et la nature de leurs complaisances, elles furent qualifiées la Cause de la Douleur Humaine. Cela était bien pour les flatter infiniment.

La franchise arborée au temps de la Régence s'éclipsa devant la mode. On se départit du scepticisme judicieux qui mettait l'amour au niveau d'un appétit stomachique et assimilait les délices de la passion aux succulences d'un repas attendu. L'homme avait failli s'affranchir du vieux mensonge sentimental. Il revint au joug. Les femmes de légèreté le reconquirent bellement.

Car Mackenzie avait conçu son temps. Réduites, en amour, au rôle de sachets à plaisir, les femmes tentaient de reprendre la première place par l'esprit. Les encyclopédistes préparaient cette rédemption. « Il ne faut pas, semblaient-ils dire, perdre la vie à d'inutiles marivaudages. L'esprit, pour son développement, réclame les heures consacrées à la sottise des galanteries. Si deux êtres se plai-sent, s'ils jugent leur possession digne de leur allure, qu'ils se prennent et n'en parlent pas davantage. L'âme humaine ne saurait obtenir une rapide évolution vers le bonheur universel qu'en éclaircissant des problèmes autres.

« Le singulier souci de se jouer une farce amoureuse et mutuelle à laquelle nul ne sait croire au fond de soi ! Calculez encore l'énergie perdue par les hommes à cette farce, principal mobile de vie, songez aux merveilles intel-

lectuelles qu'ils eussent acquises en vouant cette même énergie à la science du progrès social..., et il faudra bien conclure que le sentiment est la cause même qui retarde l'effort vers le bonheur planétaire. C'est la pomme d'Eve, le péché originel des traditions... »

Les encyclopédistes allaient réussir. Des femmes audacieuses instituèrent des salons où l'on causait enfin avec intelligence plutôt qu'avec sentiment.

Il y eut Mme Geoffrin et Mme Du Deffand, Mme d'Epinaud et Mme d'Houdetot, Mlle de Lespinasse et les imitatrices.

L'éclosion glorieuse de « L'homme sensible » renversa cette œuvre saine. Les femmes d'un esprit plus bas se navrèrent qu'on les crût des cerveaux. Elles ne voulaient être que le Cœur. Mackenzie leur tendit un livre secourable. Elles purent passer de la dialectique à la pleurnicherie, de la pleurnicherie au sentiment. Elles parurent bientôt victorieuses de l'intelligence. Et, avec une sorte de frénésie, elles mirent le volume à la mode.

On eut à foison de la langueur et de la sympathie. On se renversa dans les fauteuils avec une batiste contre les lèvres. On enseignait à pâlir. De jeunes hommes ombreux plafonnèrent dans les embrasures des croisées. Les voix se firent ondoyantes. La sensibilité se compliqua de subtilité. On étudia les nuances, les demi-teintes, les perspicaces analyses du mensonge admis enfin comme l'essentielle vérité. Des larmes imbibèrent les regards.

Lorsque les coupe-têtes de 1793 eurent mélangé de rouge toute cette eau afin de nantir de biens d'émigrés le petit commerce de province, ce besoin de vivre tendrement ne diminua point. Les abatteurs de la Convention ne craignirent pas de mettre le lacrymatoire au nombre des ustensiles nationaux.

Volney fut l'athée sensible éperdu devant les fantômes lacérés des races et des rois. Plus tard la bourgeoisie, qui avait amassé sa fortune dans le son de la guillotine, crut bon d'y repêcher aussi ces belles manières. Obermann attira vers les crépuscules les yeux noyés des lectrices.

Les guerres impériales susciterent des deuils justificatifs d'une pareille vogue. Corinne chanta ses pénibles

amours, les bras sur la harpe, la tête en turban, les pieds en de la prunelle, l'écharpe négligemment glissée vers la taille.

Cependant Werther demandait les pistolets. René se mit à gémir sur d'admirables phrases. Adolphe prépara son âme mollasse et récriminante. Antony bientôt allait brandir son poignard. Oïcama, ou *La Jeune Voyageuse*, apprétait son ridicule en velours gonflé de mouchoirs. Exaltant leur faiblesse ou leur triste soumission à l'instinct sexuel, un peuple de héros grisâtres se traîna par la littérature avec de vagues gestes éperdus et des larmes torrentielles.

Les traîtrises de la comédie passionnelle n'évoquèrent plus la honte rigoriste ni le rire des roués véridiques. Une sympathie compatissante décora le péché. L'hypocrisie des sexes s'affermi pour longtemps.

Dans le cours de ce siècle la vogue de « l'homme sensible » n'a pas, un instant, fléchi. De George Sand à Georges Ohnet une foule d'écrivains s'attachèrent à ce genre de spéculations romanesques; et tous avec des talents à peu près égaux. La formidable réaction du naturalisme qui démasqua l'erreur choyée n'enleva point un lecteur ni une lectrice aux continuateurs de Mackenzie. En vain la *Comédie parisienne* du satyriste Forain résuma cette réaction sous des légendes d'une dureté géniale. Cette synthèse puissante, l'œuvre la plus courageuse et la plus robuste de notre temps, n'a point réussi à faire déchoir de leur lustre les éternelles romances du cœur. La vénération que l'on garde pour *Adolphe*, parmi les esprits de choix, reste un engouement incomparable.

Car l'on ne voit trop, à la lire d'un œil froid, ce qui put nantir d'un si grand crédit la nouvelle de Benjamin Constant. Le style n'existe pas. Tout au plus pourrait-on l'attribuer à un bon élève d'école commerciale soucieux d'éviter les solécismes et les répétitions verbales. Le terne et le nul des rares images semblent pitoyables. Il ne s'y rencontre aucun art extérieur. L'histoire elle-même n'offre rien de saillant. Un jeune homme de famille plein de prétentions, méprisant ses pareils, et infatué de soi enlève

à un ami beaucoup plus âgé qui l'héberge, la maîtresse un peu mûre dont il fait ses délices. Cette bassesse s'accomplice méthodiquement, avec une certaine lenteur, sans qu'une seconde la vision du crime le puisse retarder. Car le crime est réel. Le comte de P..., par beaucoup d'habileté et d'affection digne manifestée pour Ellénoire est parvenu à lui créer une situation. Elle a des enfants et ces enfants s'élèveront au milieu d'une société choisie qui accepte de fréquenter chez elle. La dame tient donc la sûreté de l'avenir. De plus, comme elle s'est donnée par amour, elle n'a point de motif raisonnable qui la puisse écarter de son protecteur. Adolphe sait bien qu'il va rompre cette sécurité, rejeter cette femme aux tentations des existences irrégulières. Cela ne l'arrête point. Afin de satisfaire un amour-propre idiot, il jette bas cette vie. Je passe les mille autres sentiments plus délicats qui eussent empêché quiconque de commettre la vilenie. Le livre entier ne marque plus, après l'histoire de la chute, que le dégoût éprouvé par ce gaillard pour la malheureuse qu'il a dévoyée et dont il voudrait bien obtenir une rupture. N'y pouvant réussir, il la tue par le chagrin.

Le personnage est ignoble, l'héroïne imbécile et le conte dépourvu d'attraits. Le succès de l'ouvrage tient à une certaine perversité de composition, grâce à laquelle Adolphe semble être de la première page à la dernière, et pour ainsi dire hautainement, le type du jeune homme accompli, au lieu de l'exceptionnel coquin révélé par la réflexion. Cet artifice met en extase maintes gens. On y lit l'excuse rétrospective des lâchetés analogues capables d'advenir à chacun.

Imaginerait-on qu'il existe, à Paris, un « banquet des Adolpbes » ? Des écrivains à peu près diserts se glorifient d'y participer, de prendre le nom héroïque avec l'aveu qu'ils découvrent en cette âme décrite le portrait exact de la leur. MM. Bourget et Barrès sont les protagonistes de ces agapes.

La littérature de l'homme sensible a subi une singulière évolution. Au début, la sensibilité des personnages s'exerçait sur le malheur des choses et des êtres en mani-

festant une réelle douleur de leurs passivités ou de leurs maux. L'homme souffrait de la peine du monde. Il voulait y compatir. Il y avait là quelque grandeur peut-être. Rapidement le thème changea; et les personnages s'apitoierent sur eux, sur leur propre trouble, sur l'ennui qu'ils ressentaient à subir cette compassion. Puis, commettant des horreurs, ils se navrèrent de leur perversité propre, se jugeant très malheureux de forfaire à la vertu. Cruelle naïveté.

Cette période du mal littéraire est contemporaine. On doit *Pascal Gégosse* au plus expert des imitateurs de Benjamin Constant, M. Paul Margueritte, qui a su conserver dans sa terneur lamentable tout le gris et tout le vide de l'Adolphe. L'exactitude des divers pastiches entrepris par cet excellent et laborieux écrivain a enthousiasmé tour à tour MM. de Vogüé et Anatole France, *les Débats*, *le Temps*, *la Revue des Deux Mondes*, et la généralité des publications helvétiques.

Bien que pourvu d'un talent moindre, M. Bourget réalisées œuvres analogues. Il montre dans la vitrine de son style plat une assez précieuse collection d'Esaüs femelles vendant leur honneur, leur situation, leur vertu, pour le plat de lentilles du bellâtre en passage. Quelquefois les lentilles sont monnayées; et il feint que ce salaire profite à de jeunes hommes de lettres, sur lesquels il s'apitoie à profusion. Adolphe se pleure. En donnant à l'art et à la science des rôles honteux ou grotesques, il témoigne par là, non sans loyauté, son humble désir de n'être pas confondu avec ceux qui les cultivent.

MM. Margueritte et Bourget créent des hommes sensibles qui s'attendrissent sur leur misère propre. M. Barrès a institué un homme sensible qui, ravi de sa perfection, lui sourit et en pleure. Telle la jeune mère regardant les premiers pas du baby. C'est le dernier avatar et non le moins surprenant du héros de Mackenzie. C'en est sans doute aussi la décadence ou le retour à l'origine; car, les choses se trouvant incluses en la mentalité de qui les observe, s'attendrir sur la beauté de soi ou d'elles, n'est-ce pas une œuvre identique? Mackenzie s'émouvait sur la splendeur des choses perçues, M. Barrès s'émeut sur la

splendeur de lui qui les perçoit... Nous tenons là une même besogne.

Avant que d'en venir à sa décadence, l'homme sensible a eu son apogée. Sentir le plus largement, embrasser la totale nature dans l'humaine sensation, y concevoir l'univers et la série de ses apparences; percevoir le cercle dans le point centre, la multiplicité dans l'unité... sentir intensément; cela fut donné aux deux prosateurs les plus merveilleux de notre temps, MM. Loti et Rosny.

L'un, avec la mer, absorbe en lui ce que les philosophes dénommèrent la *nature naturée*. Il parcourt le cercle du monde et sur chaque point il évoque l'étendue des terres, des océans, la palingénésie universelle, le frémissement des esprits jeunes en émoi devant la danse des astres ou le chant des herbes. L'autre communique avec la *nature naturante*, l'harmonie des lois qui guident l'évolution des mondes, les transformations de la planète, les migrations des races, la fusion des bouches amoureuses. Loti est objectiviste; Rosny, subjectiviste. Loti saisit le rythme des apparences. Rosny traduit le concert mystique des Forces cachées sous elles. Loti est plus décorateur, Rosny plus mécaniste. L'un et l'autre ils édifient la gloire du cerveau moderne en leur communion gigantesque avec l'Unité des Choses. Ils s'affilient aux pensées miraculeuses de Gœthe et de Flaubert.

Evidemment ce fut pour produire leur mentalité que s'évertua une si longue plèbe d'hommes sensibles.

Mais le retour à l'origine, la décadence de ce rythme littéraire se caractérise déjà.

Un monde de débutants existe dont les opuscules paraissent nourris de mentions empruntées à saint Ignace, de néo-christianisme, de citations d'hérésiarques, d'appels à des psycho-thérapeutes amis d'attendrissements infinis sur la magnificence de leurs âmes. Ces images empruntées à des illustrateurs antécédents, ne nous choquent guère moins que les cuvettes et les paillasses à filles dont s'ornaient, naguère, les premières pages de chaque volume naturaliste. Malgré des procédés divers, ces besognes s'apparentent. Ce sont, à six ans de distance, les mêmes devoirs d'imitation nécessaires aux débutants

de toutes les époques. Cependant le nouveau fatras est plus odieux. Si les petits naturalistes lançaient à la face du monde des cris de brutale révolte contre l'hypocrisie du temps, et, munis d'une belle insouciance, piétinaient courageusement l'opinion des hommes, les derniers venus ressemblent au plus sage de ces collégiens parvenus au terme de leurs études et qu'un père avisé mène, pour une épreuve de morale, chez le marchand de chapeaux. L'enfant, aux idées indépendantes choisit un feutre que les coups de poing du sort bossueront d'une manière héroïque ; le jeune aux goûts de fête essaie de ces melons anglais qui prêtent à la physionomie une allure de paillardise élégante ; mais le gaillard sérieux et qui tient à réussir dans le monde, se hâte d'élire entre tous les couvre-chefs, le tube noir aux soies lustrées et à la forme haute qui lui vaudra la considération des dames comme l'estime des vieillards.

Il y a toujours une littérature haute forme, celle qui fait se pâmer les esprits de convention. L'homme sensible acquiert encore de nos jours cette faveur. Quiconque en revêt l'allure est aussitôt noté esprit subtil, charinant, affiné. Les courtisanes sur le retour et les bas-bleus désormais sans espoir s' enchantent de retrouver les joies de leurs grands'mères, de les sentir battre au fond de leurs vieux cœurs. Leur main cherche machinalement le ridicule d'Oïcama, la harpe de Corinne.

Or, il est notoire que les vieilles dames obtiennent de bonnes situations pour les jeunes hommes qui ne les dédaignent point. Elles demeurent sensibles à ces galanteries. Cela leur remet de la vie au sexe. Le génie de leurs intrigues opère parmi les relations du monde. Leur amitié et leur reconnaissance sont vraiment fructueuses. Quoi d'étonnant, par suite, si les nouveaux écrivains flattent soigneusement le vieux goût ?

De là cette pléïade de jouvenceaux sensibles dont les voix se pâment et se tordent en sanglots pour admirer les fleurs écloses en leurs cœurs. Leurs livres sont une invitation à visiter le rare de leur génie. Ils se disent ironistes. Ils paraissent amers comme la tisane de camomille. Vivant l'existence des douairières, ils en adoptent les allures. À les entendre on se croirait en province, sur les housses

blanches à volants d'un meuble dur. Ils complotent mille noirceurs, et trament un succès, comme se prépare à Limoges, l'élection de la présidente pour l'œuvre des Petits Manteaux : chaque personne se meurt de n'oser s'offrir soi-même ; et, vantant la candidate, elle la discrédite à jamais par d'astucieuses incidentes. Les hommes sensibles ont définitivement implanté l'esprit de province à Paris. Ils puent le vieux tiroir, et les épingles à cheveux. Certes, ils ne pleurent plus à flots comme au temps de l'Empire premier ; mais s'il ne ruisselle plus sur eux, il y suinte encore. Ils ont l'âme gluante. Ils en laissent partout.

L'esprit le plus complet de notre génération subit cette influence. De tous ces écrivains, M. Th. de Wyzewa, montre le mieux une âme de vieille dame érudite. Il eut autrefois du génie. Maurice Barrès, Edouard Dujardin, Gabriel Séailles, Burdeau, le ministre actuel, et le signataire de cette étude, puisèrent dans cet admirable cerveau les idées qu'ils propagèrent d'abord. Il fut l'initiateur de nos intelligences. Nous lui devons presque tout ce qui nous a permis de créer des fictions plus ou moins adroites. Du moins fut-il le grand accoucheur de concepts pour nos cervelles grosses, sans doute, mais incapables de mettre au jour les vagues formes qui nous hantaient. Cependant, chaque fois qu'il noircit du papier, M. de Wyzewa se saisit de précautions et se garde de dire ce qu'il pense. Il emprunte à des êtres fort inférieurs leurs manières de voir et d'écrire ; et, pour valoir auprès des gens en place, il jette sagement l'éteignoir sur l'éclat de ses facultés. La douleur humaine l'accable, l'exaspère même parfois. Il a cependant écrit, pour complaire aux bourgeois, d'infâmes articles sur le socialisme, où il tournait en dérision les théories et les hommes. Les littératures subtiles et le mystère attirent son esprit curieux. Il a renié Ibsen à grand bruit. Ainsi furent commises les deux grandes lâchetés que se puisse reprocher notre génération, par calcul, et pour parvenir.

Il avait trouvé, dans ses débuts, une très jolie méchanceté, un peu puérile, mais ravissante et qui notait bien cette allure de vieille dame érudite où il se plaint :

« N'écrivez plus, conseillait-il aux poètes; vous faites tort à Homère! » Et avec un mépris délicat il blâmait les œuvres de ses confrères encore dans la période de lutte, pour louer celles des auteurs plus heureux. Il disait encore : « Je possède deux petits livres bleus : Phèdre et Andromaque; ils coûtent chacun cinq sous; et j'ai là toutes vos littératures. » Cela lui valut d'entrer à la Revue des Deux-Mondes.

Aujourd'hui, M. de Wyzewa publie un petit volume bleu, à son tour. L'ouvrage coûte plus de cinq sous, mais il ne fera sûrement nul tort à Homère. Sans doute, l'écrivain y attache-t-il peu d'importance. Il a voulu simplement le produire afin de pouvoir annoncer sur la couverture une œuvre qui le place définitivement au nombre des hommes sensibles par l'apparence même du titre : *Valbert ou les Confessions d'un jeune homme*. Oicama, ouvrez votre ridicule! Corinne, accordez votre harpe!

La littérature de M. de Wyzewa porte le chapeau haute forme. Le respect lui est acquis, à moins qu'omettant cette prudence, son âme véritable un jour se révolte contre l'abominable vernis dont il la masque, et n'arbore une œuvre réelle, ces *Contes amers* auxquels il travaille presque chaque nuit, depuis tantôt dix ans.

A force d'indulgence pour les misères de la vie, les siennes, l'homme sensible est bien prêt de paraître aux naïfs un coquin, cet Adolphe même qu'il prétend imiter par dilettantisme. Récemment un petit fait nous le prouva. Dans une réunion intime nous vantions comme il convient le génie si perpicace de Maurice Barrès, et nous nous amusions à relire divers passages de son œuvre qui enseignent à vivre malicieusement. Le général P... de B... se trouvait là. C'est un homme un peu bourru qui garde la religion du devoir avec quelque ridicule, mais non sans une noble sérénité. Après la lecture de certaines phrases fort subtiles, le général se leva brusquement et nous atterra par cette exclamation : « Votre Barrès, voyez-vous, c'est un Jean-Jacques pour Jean-F... »

Nous nous séparâmes tristement.

PAUL ADAM

LA COMMUNE DE PARIS ET LA NOTION DE L'ÉTAT

[Cet important morceau de Michel Bakounine que nous croyons inédit (sauf quelques fragments publiés dans *Le Travailleur* en juillet 1871 et reproduits par *La Révolte*) a été composé sur le manuscrit original. Ce manuscrit comprend quatorze feuillets (268 mm. × 210mm.) de papier bleuté, de 31 lignes à la page, margé à gauche. L'écriture est vigoureuse et passionnée, par instants fébrile (dans le passage sur Paris en particulier) et caractérisée par les ligatures sommaires des *i*, des *s* et des *t*.]

Cet ouvrage comme tous les écrits, d'ailleurs peu nombreux, que j'ai publiés jusqu'ici, est né des événements. Il est la continuation naturelle de mes « Lettres à un Français » (septembre 1870), dans lesquelles j'ai eu le facile et triste honneur de prévoir et de prédire les horribles malheurs qui frappent aujourd'hui la France, et, avec elle, tout le monde civilisé; malheurs contre lesquels il n'y avait et il ne reste encore maintenant qu'un seul remède: LA RÉVOLUTION SOCIALE.

Prouver cette vérité, désormais incontestable, par le développement historique de la Société et par les faits mêmes qui se passent sous nos yeux en Europe, de manière à la faire accepter par tous les hommes de bonne foi, par tous les chercheurs sincères de la vérité et ensuite exposer franchement, sans réticences, sans équivoques, les principes philosophiques aussi bien que les fins pratiques qui constituent pour ainsi dire l'âme agissante, la base et le but de ce que nous appelons la Révolution sociale, tel est l'objet du présent travail.

La tâche que je me suis imposée n'est pas facile, je le sais, et on pourrait m'accuser de présomption, si j'apportais dans ce travail la moindre prétention personnelle. Mais il n'en est rien, je puis en assurer le lecteur. Je ne suis ni un savant, ni un philosophe, ni même un écrivain de métier. J'ai écrit très peu dans ma vie et je ne l'ai jamais fait, pour ainsi dire, qu'à mon corps défendant, et seulement lorsqu'une conviction passionnée me forçait à vaincre ma répugnance instinctive contre toute exhibition de mon propre moi en public.

Qui suis-je donc, et qu'est-ce qui me pousse maintenant à publier ce travail ? Je suis un chercheur passionné de la vérité et un ennemi non moins acharné des fictions malfaisantes dont *le parti de l'ordre*, ce représentant officiel, privilégié et intéressé de toutes les turpitudes religieuses, métaphysiques, politiques, juridiques, économiques et sociales, présentes et passées, prétend se servir encore aujourd'hui pour abétir et asservir le monde. Je suis un amant fanatique de la liberté, la considérant comme l'unique milieu au sein duquel puissent se développer et grandir l'intelligence, la dignité et le bonheur des hommes ; non de cette liberté toute formelle, octroyée, mesurée et réglementée par l'Etat, mensonge éternel et qui en réalité ne représente jamais rien que le privilège de quelques-uns fondé sur l'esclavage de tout le monde ; non de cette liberté individualiste, égoïste, mesquine et fictive, prônée par l'Ecole de J.-J. Rousseau, ainsi que par toutes les autres écoles du libéralisme bourgeois, et qui considère le soi-disant droit de tout le monde, représenté par l'Etat comme la limite du droit de chacun, ce qui aboutit nécessairement et toujours à la réduction du droit de chacun à zéro. Non, j'entends la seule liberté qui soit vraiment digne de ce nom, la liberté qui consiste dans le plein développement de toutes les puissances matérielles, intellectuelles et morales qui se trouvent à l'état de facultés latentes en chacun ; la liberté qui ne reconnaît d'autres restrictions que celles qui nous sont tracées par les lois de notre propre nature ; de sorte qu'à proprement parler il n'y a pas de restrictions, puisque ces lois ne nous sont pas imposées par quelque législateur du dehors, résidant soit à côté,

soit au-dessus de nous ; elles nous sont immanentes, inhérentes, constituent la base même de tout notre être, tant matériel qu'intellectuel et moral ; au lieu donc de trouver pour elles une limite, nous devons les considérer comme les conditions réelles et comme la raison effective de notre liberté.

J'entends cette liberté de chacun qui, loin de s'arrêter comme devant une borne devant la liberté d'autrui, y trouve au contraire sa confirmation et son extension à l'infini ; la liberté illimitée de chacun par la liberté de tous, la liberté par la solidarité, la liberté dans l'égalité ; la liberté triomphante de la force brutale et du principe d'autorité qui ne fut jamais que l'expression idéale de cette force ; la liberté qui après avoir renversé toutes les idoles célestes et terrestres fondera et organisera un monde nouveau, celui de l'humanité solidaire sur les ruines de toutes les Eglises et de tous les Etats.

Je suis un partisan convaincu de *l'Egalité économique et sociale*, parce que je sais qu'en dehors de cette égalité, la liberté, la justice, la dignité humaine, la moralité et le bien-être des individus aussi bien que la prospérité des nations ne seront jamais rien qu'autant de mensonges. Mais, partisan quand même de la liberté, cette condition première de l'humanité, je pense que l'égalité doit s'établir dans le monde par l'organisation spontanée du travail et de la propriété collective des associations productrices librement organisées et fédéralisées dans les communes, et par la fédération tout aussi spontanée des communes, mais non par l'action suprême et tutélaire de l'Etat.

C'est là le point qui divise principalement les socialistes ou collectivistes révolutionnaires des communistes autoritaires partisans de l'initiative absolue de l'Etat. Leur but est le même ; l'un et l'autre partis veulent également la création d'un ordre social nouveau fondé uniquement sur l'organisation du travail collectif, inévitablement imposé à chacun et à tous par la force même des choses, à des conditions économiques égales pour tous, et sur l'appropriation collective des instruments de travail.

Seulement les communistes s'imaginent qu'ils pourront y arriver par le développement et par l'organisation de la

puissance politique des classes ouvrières et principalement du prolétariat des villes, à l'aide du radicalisme bourgeois, tandis que les socialistes révolutionnaires, ennemis de tout alliage et de toute alliance équivoques, pensent, au contraire, qu'ils ne peuvent atteindre ce but que par le développement et par l'organisation de la puissance non politique mais sociale, et, par conséquent, anti-politique des masses ouvrières tant des villes que des campagnes, y compris tous les hommes de bonne volonté des classes supérieures qui, rompant avec tout leur passé, voudraient franchement s'adjoindre à eux et accepter intégralement leur programme.

De là, deux méthodes différentes. Les communistes croient devoir organiser les forces ouvrières pour s'emparer de la puissance politique des Etats. Les socialistes révolutionnaires s'organisent en vue de la destruction, ou si l'on veut un mot plus poli, en vue de la liquidation des Etats. Les communistes sont les partisans du principe et de la pratique de l'autorité, les socialistes révolutionnaires n'ont de confiance que dans la liberté. Les uns et les autres également partisans de la science qui doit tuer la superstition et remplacer la foi, les premiers voudraient l'imposer, les autres s'efforceront de la propager ; afin que les groupes humains, convaincus, s'organisent et se fédéralisent spontanément, librement, de bas en haut, par leur mouvement propre et conformément à leurs réels intérêts, mais jamais d'après un plan tracé d'avance et imposé *aux masses ignorantes* par quelques intelligences supérieures.

Les socialistes révolutionnaires pensent qu'il y a beaucoup plus de raison pratique et d'esprit dans les aspirations instinctives et dans les besoins réels des masses populaires que dans l'intelligence profonde de tous ces docteurs et tuteurs de l'humanité qui, à tant de tentatives manquées pour la rendre heureuse, prétendent encore ajouter leurs efforts. Les socialistes révolutionnaires, au contraire, pensent que l'humanité s'est laissée assez longtemps, trop longtemps, gouverner, et que la source de ses malheurs ne réside pas dans telle ou telle autre forme de gouvernement, mais dans le principe et dans le fait même du gouvernement quel qu'il soit.

C'est enfin la contradiction devenue déjà historique et qui existe entre le communisme scientifiquement développé par l'école allemande et accepté en partie par les socialistes américains et anglais, d'un côté, et le prudhonomisme largement développé et poussé jusqu'à ses dernières conséquences, de l'autre, accepté par le prolétariat des pays latins (1). Le socialisme révolutionnaire vient de tenter une première manifestation éclatante et pratique dans *la Commune de Paris*.

Je suis un partisan de la Commune de Paris qui, pouvant avoir été massacrée, étouffée dans le sang par les bourreaux de la réaction monarchique et cléricale, n'en est devenue que plus vivace, plus puissante dans l'imagination et dans le cœur du prolétariat de l'Europe; j'en suis le partisan surtout parce qu'elle a été une négation audacieuse, bien prononcée de l'Etat.

C'est un fait historique immense que cette négation de l'Etat se soit manifestée précisément en France, qui a été jusqu'ici par excellence le pays de la centralisation politique, et que ce soit précisément Paris, la tête et le créateur historique de cette grande civilisation française, qui en ait pris l'initiative. Paris se découronnant et proclamant avec enthousiasme sa propre déchéance pour donner la liberté et la vie à la France, à l'Europe, au monde entier; Paris affirmant de nouveau sa puissance historique d'initiative en montrant à tous les peuples esclaves (et quelles sont les masses populaires qui ne soient point esclaves?) l'unique voie d'émancipation et de salut; Paris portant un coup mortel aux traditions politiques du radicalisme bourgeois et donnant une base réelle au socialisme révolutionnaire! Paris méritant à nouveau les malédictions de toute gent réactionnaire de la France et de l'Europe! Paris s'ensevelissant dans ses ruines pour donner un solennel démenti à la réaction triomphante; sauvant par son désastre l'honneur et l'avenir de la France, et prou-

(1) Il est également accepté et il le sera toujours davantage par l'instinct essentiellement impolitique des peuples slaves. (*Note de l'auteur.*).

vant à l'humanité consolée que si la vie, l'intelligence, la puissance morale se sont retirées des classes supérieures, elles se sont conservées énergiques et pleines d'avenir dans le prolétariat ! Paris inaugurant l'ère nouvelle, celle de l'émancipation définitive et complète des masses populaires et de leur solidarité désormais toute réelle, à travers et malgré les frontières des Etats ; Paris tuant le patriotisme et fondant sur ses ruines la religion de l'humanité ; Paris se proclamant humanitaire et athée, et remplaçant les fictions divines par les grandes réalités de la vie sociale et la foi dans la science, les mensonges et les iniquités de la morale religieuse, politique et juridique par les principes de la liberté, de la justice, de l'égalité et de la fraternité, ces fondements éternels de toute morale humaine ! Paris héroïque, rationnel et croyant, confirmant sa foi énergique dans les destinées de l'humanité par sa chute glorieuse, par sa mort et la léguant beaucoup plus énergique et vivante aux générations à venir ! Paris noyé dans le sang de ses enfants les plus généreux, c'est l'humanité crucifiée par la réaction internationale et coalisée de l'Europe, sous l'inspiration immédiate de toutes les églises chrétiennes et du grand prêtre de l'iniquité, le Pape ; mais la prochaine révolution internationale et solidaire des peuples sera la résurrection de Paris.

Tel est le vrai sens, et telles sont les conséquences bien-faisantes et immenses des deux mois d'existence et de la chute à jamais mémorable de la Commune de Paris.

La Commune de Paris a duré trop peu de temps, et elle a été trop empêchée dans son développement intérieur par la lutte mortelle qu'elle a dû soutenir contre la réaction de Versailles, pour qu'elle ait pu, je ne dis pas même appliquer, mais élaborer théoriquement son programme socialiste. D'ailleurs, il faut bien le reconnaître, la majorité des membres de la Commune n'étaient pas proprement socialistes, et s'ils se sont montrés tels, c'est qu'ils ont été invinciblement entraînés par la force irrésistible des choses, par la nature de leur milieu, par les nécessités de leur position, et non par leur conviction intime. Les socialistes, à la tête desquels se place naturellement notre ami Varlin, ne formaient dans la Commune qu'une très infime

minorité; ils n'étaient tout au plus que quatorze ou quinze membres. Le reste était composé de Jacobins. Mais entendons-nous, il y a Jacobins et Jacobins. Il y a les Jacobins avocats et doctrinaires, comme M. Gambetta, dont le républicanisme *positiviste* (1), présomptueux, despote et formaliste, ayant répudié l'antique foi révolutionnaire et n'ayant conservé du Jacobinisme que le culte de l'unité et de l'autorité, a livré la France populaire aux Prussiens, et plus tard à la réaction indigène; et il y a les Jacobins franchement révolutionnaires, les héros, les derniers représentants sincères de la foi démocratique de 1793, capables de sacrifier plutôt et leur unité et leur autorité bien armées aux nécessités de la Révolution, que de ployer leur conscience devant l'insolence de la réaction. Ces Jacobins magnanimes à la tête desquels se place naturellement Delécluze, une grande âme et un grand caractère, veulent le triomphe de la Révolution avant tout; et comme il n'y a point de révolution sans masses populaires, et comme ces masses ont éminemment aujourd'hui l'instinct socialiste et ne peuvent plus faire d'autre révolution qu'une révolution économique et sociale, les Jacobins de bonne foi, se laissant entraîner toujours davantage par la logique du mouvement révolutionnaire, finiront par devenir des socialistes malgré eux.

Telle fut précisément la situation des Jacobins qui firent partie de la Commune de Paris. Delécluze et bien d'autres avec lui signèrent des programmes et des proclamations dont l'esprit général et les promesses étaient positivement socialistes. Mais comme, malgré toute leur bonne foi et toute leur bonne volonté, ils n'étaient que des socialistes bien plus extérieurement entraînés qu'intérieurement convaincus, comme ils n'avaient pas eu le temps, ni même la capacité, de vaincre et de supprimer en eux-mêmes une masse de préjugés bourgeois qui étaient en contradiction avec leur socialisme récent, on comprend que, paralysés par cette lutte intérieure, ils ne purent jamais sortir des généralités, ni prendre une de ces mesures décisives qui

(1) Voir sa lettre à Littré dans le « Progrès de Lyon ». (Note de l'auteur.)

rompraient à jamais leur solidarité et tous leurs rapports avec le monde bourgeois.

Ce fut un grand malheur pour la Commune et pour eux ; ils en furent paralysés et ils paralysèrent la Commune ; mais on ne peut pas le leur reprocher comme une faute. Les hommes ne se transforment pas d'un jour à l'autre, et ne changent ni de nature ni d'habitudes à volonté. Ils ont prouvé leur sincérité en se laissant tuer pour la Commune. Qui osera leur en demander davantage ?

Ils sont d'autant plus excusables que le peuple de Paris lui-même, sous l'influence duquel ils ont pensé et agi, était socialiste beaucoup plus d'instinct que d'idée ou de conviction réfléchie. Toutes ses aspirations sont au plus haut degré et exclusivement socialistes ; mais ses idées ou plutôt ses représentations traditionnelles sont encore loin d'être arrivées à cette hauteur. Il y a encore beaucoup de préjugés jacobins, beaucoup d'impressions dictatoriales et gouvernementales, dans le prolétariat des grandes villes de France et même dans celui de Paris. Le culte de l'autorité, produit fatal de l'éducation religieuse, cette source historique de tous les malheurs, de toutes les dépravations et de toutes les servitudes populaires, n'a pas été encore complètement déraciné de son sein. C'est tellement vrai que même les enfants les plus intelligents du peuple, les socialistes les plus convaincus ne sont pas encore parvenus à s'en délivrer d'une manière complète. Fouillez dans leur conscience, et vous y retrouverez le Jacobin, le gouvernementaliste refoulé dans quelque coin bien obscur et devenu très modeste, il est vrai, mais non entièrement mort.

D'ailleurs, la situation du petit nombre des socialistes convaincus qui ont fait partie de la Commune était excessivement difficile. Ne se sentant pas suffisamment soutenus par la grande masse de la population parisienne, l'organisation de l'Association Internationale, très imparfaite elle-même d'ailleurs, n'embrassant à peine que quelques milliers d'individus, ils ont dû soutenir une lutte journalière contre la majorité jacobine. Et au milieu de quelles circonstances encore ! Il leur a fallu donner du travail et du pain à quelques centaines de milliers d'ouvriers,

les organiser, les armer, et surveiller en même temps les menées réactionnaires dans une ville immense comme Paris, assiégée, menacée de la faim, et livrée à toutes les sales entreprises de la réaction qui avait pu s'établir et qui se maintenait à Versailles, *avec la permission et par la grâce des Prussiens*. Il leur a fallu opposer un gouvernement et une armée révolutionnaires au gouvernement et à l'armée de Versailles, c'est-à-dire que pour combattre la réaction monarchique et cléricale, ils ont dû, oubliant ou sacrifiant eux-mêmes les premières conditions du socialisme révolutionnaire, s'organiser en réaction jacobine.

N'est-il pas naturel qu'au milieu de circonstances pareilles, les Jacobins, qui étaient les plus forts puisqu'ils constituaient la majorité dans la commune et qui, en outre, possédaient à un degré infiniment supérieur, l'instinct politique, la tradition et la pratique de l'organisation gouvernementale, aient eu d'immenses avantages sur les socialistes; ce dont il faut s'étonner, c'est qu'ils n'en aient pas profité beaucoup plus qu'ils ne l'ont fait, qu'ils n'aient pas donné au soulèvement de Paris un caractère exclusivement jacobin et qu'ils se soient laissés, au contraire, entraîner dans une révolution sociale.

Je sais que beaucoup de socialistes, très conséquents dans leur théorie, reprochent à nos amis de Paris de ne s'être pas montrés suffisamment socialistes dans leur pratique révolutionnaire, tandis que tous les aboyeurs de la presse bourgeoise les accusent au contraire de n'avoir suivi que trop fidèlement le programme du socialisme. Laissons les ignobles dénonciateurs de cette presse, pour le moment, de côté; je ferai observer aux théoriciens sévères de l'émancipation du prolétariat qu'ils sont injustes envers nos frères de Paris; car, entre les théories les plus justes et leur mise en pratique, il y a une distance immense qu'on ne franchit pas en quelques jours. Quiconque a eu le bonheur de connaître Varlin, par exemple, pour ne nommer que celui dont la mort est certaine, sait combien, en lui et en ses amis, les convictions socialistes ont été passionnées, réfléchies et profondes. C'étaient des hommes dont le zèle ardent, le dévouement et la bonne foi n'ont jamais pu être mis en doute par aucun de ceux

qui les ont approchés. Mais précisément parce qu'ils étaient des hommes de bonne foi, ils étaient pleins de défiance en eux-mêmes en présence de l'œuvre immense à laquelle ils avaient voué leur pensée et leur vie : ils se comptaient pour si peu ! Ils avaient d'ailleurs cette conviction que dans la Révolution sociale, diamétralement opposée, dans ceci comme dans tout le reste, à la Révolution politique, l'action des individus était presque nulle et l'action spontanée des masses devait être tout. Tout ce que les individus peuvent faire, c'est d'élaborer, d'éclaircir et de propager les idées correspondantes à l'instinct populaire, et, de plus, c'est de contribuer par leurs efforts incessants à l'organisation révolutionnaire de la puissance naturelle des masses, mais rien au-delà ; et tout le reste ne doit et ne peut se faire que par le peuple lui-même. Autrement on aboutirait à la dictature politique, c'est-à-dire à la reconstitution de l'Etat, des priviléges, des inégalités, de toutes les oppressions de l'Etat, et on arriverait, par une voie détournée mais logique, au rétablissement de l'esclavage politique, social, économique des masses populaires.

Varlin et tous ses amis, comme tous les socialistes sincères, et en général comme tous les travailleurs nés et élevés dans le peuple, partageait au plus haut degré cette prévention parfaitement légitime contre l'initiative continue des mêmes individus, contre la domination exercée par des individualités supérieures : et comme ils étaient justes avant tout, ils tournaient aussi bien cette prévoyance, cette défiance contre eux-mêmes que contre toutes les autres personnes.

Contrairement à cette pensée des communistes autoritaires, selon moi tout à fait erronée, qu'une révolution sociale peut être décrétée et organisée, soit par une dictature, soit par une assemblée constituante issue d'une révolution politique, nos amis, les socialistes de Paris, ont pensé qu'elle ne pouvait être faite ni amenée à son plein développement que par l'action spontanée et continue des masses, des groupes et des associations populaires.

Nos amis de Paris ont eu mille fois raison. Car, en effet, quelle est la tête si géniale qu'elle soit, ou si l'on veut parler d'une dictature collective, fût-elle même formée par

plusieurs centaines d'individus doués de facultés supérieures, quels sont les cerveaux assez puissants, assez vastes pour embrasser l'infînie multiplicité et diversité des intérêts réels, des aspirations, des volontés, des besoins dont la somme constitue la volonté collective d'un peuple et pour inventer une organisation sociale capable de satisfaire tout le monde ? Cette organisation ne sera jamais qu'un lit de Procuste sur lequel la violence plus ou moins marquée de l'Etat forcera la malheureuse société à s'étendre. C'est ce qui est toujours arrivé jusqu'ici, et c'est précisément à ce système antique de l'organisation par la force que la Révolution sociale doit mettre un terme en rendant leur pleine liberté aux masses, aux groupes, aux communes, aux associations, aux individus mêmes, et en détruisant, une fois pour toutes, la cause historique de toutes les violences, la puissance et l'existence même de l'Etat qui doit entraîner dans sa chute toutes les iniquités du droit juridique avec tous les mensonges des cultes divers, ce droit et ces cultes n'ayant jamais été rien que la consécration obligée tant idéale que réelle de toutes les violences représentées, garanties et privilégiées par l'Etat.

Il est évident que la liberté ne sera rendue au monde humain, et que les intérêts réels de la société, de tous les groupes, de toutes les organisations locales ainsi que de tous les individus qui forment la société ne pourront trouver de satisfaction réelle que quand il n'y aura plus d'Etats. Il est évident que tous les intérêts soi-disant généraux de la société que l'Etat est censé représenter et qui en réalité ne sont autre chose que la négation générale et constante des intérêts positifs des régions, des communes, des associations et du plus grand nombre des individus assujettis à l'Etat, constituent une abstraction, une fiction, un mensonge et que l'Etat est comme une vaste boucherie et comme un immense cimetière où, à l'ombre et sous le prétexte de cette abstraction, viennent généreusement, béatement se laisser immoler et ensevelir toutes les aspirations réelles, toutes les forces vives d'un pays; et comme aucune abstraction n'existe jamais par elle-même ni pour elle-même, comme elle n'a ni jambes pour marcher, ni bras pour créer, ni estomac pour digé-

rer cette masse de victimes qu'on lui donne à dévorer, il est clair qu'aussi bien que l'abstraction religieuse ou céleste, Dieu, représente en réalité les intérêts très positifs, très réels d'une caste privilégiée, le clergé, — son complément terrestre, l'abstraction politique, l'Etat, représente les intérêts non moins positifs et réels de la classe aujourd'hui principalement sinon exclusivement exploitante et qui d'ailleurs tend à englober toutes les autres, la bourgeoisie. Et comme le clergé s'est toujours divisé et aujourd'hui tend à se diviser encore plus en une minorité très puissante et très riche et une majorité très subordonnée et passablement misérable, de même la bourgeoisie et ses diverses organisations sociales et politiques dans l'industrie, dans l'agriculture, dans la banque et dans le commerce, aussi bien que dans tous les fonctionnements administratifs, financiers, judiciaires, universitaires, policiers et militaires de l'Etat, tend à se souder chaque jour davantage en une oligarchie réellement dominante et une masse innombrable de créatures plus ou moins vaniteuses et plus ou moins déchues qui vivent dans une perpétuelle illusion, repoussées inévitablement et toujours davantage dans le prolétariat par une force irrésistible, celle du développement économique actuel, et réduites à servir d'instruments aveugles à cette oligarchie toute-puissante.

MICHEL BAKOUNINE

(Juin-juillet 1871)

LECTURES POÉTIQUES
DES
ENTRETIENS POLITIQUES ET LITTÉRAIRES

LA CHEVAUCHÉE D'YELDIS

(Allégorie romanesque)

par FRANCIS VIELÉ-GRIFFIN.

Les tourelles qui La couvraient de leur ombre
Se fuselaient en orgue, sur le ciel,
Ces soirs de juin aux voix sans nombre;
Et, vraiment, toutes les musiques
Qui vibraient aux terrasses riches en miel,
Tout ce lent juin ensoleillé,
Etaient comme un seul long cantique
A maintes voix, émerveillé....

Yeldis accueillait, dès le seuil,
Parfois,
Et parfois, nous attendions, haletants,
Assis au porche ombré de deuil,

A l'écouter chanter comme un printemps;
Et le vieillard, son père ou son époux,
Tendait sa main de bon accueil
Vers tous ceux qu'Elle éclairait d'un sourire;
Ce furent des jours de larmes et de rires,
Des soirs sereins :
Nous venions là comme des pèlerins...

Le pays était plantureux et riche en vins,
Gai du soleil qui dans la mer se mire
Et le port
Etais vivant matin et soir,
De la foule bigarée;
Toute heure de marée
Etais de bon espoir,
D'accueils, d'adieux :
Il entrait des navires de tous les horizons,
De Carthage, de Rome et d'Orient
Et du Nord et de l'Ouest mystérieux;
Il partait des vaisseaux vers tous les cieux
— Avec leurs voiles claires, comme en riant...

Philippe et moi, nous veillions au port;
Et pour du vin, du blé ou pour de l'or,
Selon l'échange,
Nous prenions l'ambre ou les épices,
Vidant nos celliers et nos granges
Au gré des vents propices.

Ce vieillard vint pour échanger des ors étranges,
Quelque matin;
Nous le connûmes de la sorte;
Son regard souriait, lointain,
Comme vers sa jeunesse longtemps morte,

Il marchait calme dans le tumulte des quais
Houlants, au cri de la vigie au guet,
Vers les jetées;
Et, comme il nous dit sa demeure
Hors de la ville, au côteau des chênaies,
Nous fûmes lui porter de plus jeunes monnaies,
Et nous vîmes Yeldis parmi ses fleurs;
Philarque, en comptant les vieux ducats d'or,
Croyait la reconnaître aux effigies,
Et dut les recompter, et se tromper encore...

Nous venions là comme des pèlerins
Qui vont dévotement sans soif ni faim :
Philarque et moi et Luc et Martial
— L'un grave, l'autre hautain —
Et Claude avec sa petite viole
Qui (disait-il) console;
C'était des soirs d'heures douloureuses et douces,
Parfois, Yeldis chantant, nous pleurions tous
Et nous riions, après, de son clair rire;
Et d'autres soirs c'étaient d'autres paroles
Meilleures, pires....

Un printemps, le vieillard mourut
— Ainsi qu'on meurt au point du jour —
Comme en rêve (dit-on) avec des mots d'amour
Et bénissant sa vie dans la mort même;
Et quand dans le cortège Elle apparut,
De sa jeunesse rose toute fleurie
Et, malgré quelques larmes, toute d'aurore,
— Symbole de la joie humaine :
Souriante encore que désolée —

Ce fut comme les funérailles que mènent
L'aube à l'ombre, et le jour à la nuit,
Et la Vie à la Mort,
Et l'avril à l'hiver par la saulaie ensoleillée!...

Philarque me dit, ce soir-là — seul, ce soir —
Philarque me dit : « Je l'aime » — et je lui dis :
« Philarque, nous l'aimons tous » et, ce disant, souris ;
Et lui, regardait devant lui, sans voir...
Nous sûmes qu'Elle partait ce soir...

Le porche était bas avec sa grille
Close d'un triple fer forgé ;
Les terrasses s'étagaient,
De fruits en fleurs, jusqu'aux charmilles,
Avec des treilles aux muscles tors
Du poids (il semblait) des grappes gorgées...
Martial prit l'une d'elles, du dehors,
Brusque, et disant à demi-voix :
« Soyons ainsi pour Elle,
Cessons de défeuiller ses marguerites
Et jurons d'accepter son choix,
Et sans querelles. »
— Le couchant riait rose jusqu'au zénith —
Nous le jurions par notre âme immortelle.

Cependant
Yeldis, avec sa traîne de ténèbre triste
Vint, dans le chuchotis des graviers sous ses pas,
Plus blanche avec ses longs yeux d'améthyste
Et toute sa rose chevelure échafaudée,
Gantée de violet...
— Je la vois, là,
Telle qu'en cette veille de Chaldée,

Qui sourit, par delà la grille, et — d'un sourire —
En un geste qui congédie : « Etes-vous fous ?
C'est tard ; qu'aviez-vous à me dire ? »
Nous restions là ; mais elle, riant encore :
« Le voyage est lointain, dit-elle,
Du côté de l'aurore,
Et je vais seule, sans même un chevalier,
Sans même un écuyer qui tienne en selle. »
Elle riait, comme pour nous railler,
Sachant que chacun la suivrait,
Lieue après lieue, et pas à pas,
Par fausse route et route vraie,
Jusqu'au trépas.

Martial voulut parler, mais Luc, l'adroit,
Avant qu'il n'eût parlé, dit : « Me voici ! »
— « Et moi ! » dit Claude ; et, tous, nous dîmes : « Moi ! »
— Il fut ainsi.

Le soleil montait clair quand nous partimes,
Les gais harnais sonnaient comme des rimes. (*)...

Philarque était riche et noble de race antique
Venue au long des côtes de l'Afrique
Avec les astres de Chaldée et tous les arts
Vers l'Occident, selon l'exode des vivants ;
Il savait le secret de tous hasards,
Il avait lu les livres des savants,

(*) Cf. Swinburne. *Laus Veneris*. v. 238 et seq.

I rode alone,.....

*And heard the chiming bridle smite and smite
And gave each rhyme there of some rhyme again,
Till my song shifted to that iron one ;...*

Il parlait d'oasis où l'eau est dieu-donnée,
Il était dur de verbe aux mendians :
Le désert nourrit-il l'imprévoyant ?
Leur disait-il en les chassant,
Puis, il riait, et donnait des monnaies ;
Il semblait vieux, parfois, de cent années.

Luc était rose et roux :
Il semblait un adolescent issant d'enfance,
Malgré qu'il fût l'aîné de nous ;
Son père était des villes de la Hanse,
Sa mère vénitienne ; il aimait boire,
Il riait vif et vain, jaloux de plaire ;
Je l'ai vu triste et gai dans la même heure,
Prudent ou téméraire,
Selon le ciel, et ce qu'il croyait de la vie :
Tantôt un pauvre leurre,
Tantôt l'épouvantail que l'on déifie.

Martial, son frère de mère, était de Rome ;
Il était doux aux femmes et sans amour,
Il le disait ;
Il marchait seul parmi les autres hommes ;
Nous fûmes fiers lorsque nous le connûmes ;
Sa vie avait une ombre de tristesse,
De vieilles pensées grises comme la brume
Songeaient en lui, qui sait ?
Il était maître des âmes groupées
Selon le geste seul de sa pensée,
Pourtant il n'usait pas de son pouvoir :
Il chantait, comme on prie, très bas et seul,
Le soir,
Et tuait d'un affront ou de l'épée ;
Sa haine était sereine et sans retour
Comme le fut son seul et bel amour.

Claude était pâle, avec un sourire,
Gai d'une gaîté étrange comme un songe,
De voix si douce dans le rire
Qu'elle démentait sa raillerie;
Un gai mensonge
Voilait son âme d'effronterie
Faisant rêver de ses paroles;
Il portait à l'épaule sa viole
Et jouait — se jouant — des airs
Si clairs
Avec leurs songes entonnés
Qui se mêlaient si bien aux rêves de nos cœurs,
Qu'au second refrain nous nous joignions tous,
A demi-voix, faisant le chœur;
Il aimait Yeldis d'un amour étonné.

Et quand, Soleil, dans tes Rayons de lyre,
La cavalcade descendit
Avec des grelots et des rires,
Je jure qu'il n'est pas homme qui ne vendit
Son cœur, son âme et son espoir
Pour être des nôtres, ce soir...

Il y eut de belles chevauchées,
Des haltes lasses, gaies :
Eperons aux flancs et les brides lâchées.
Nos chevaux dès l'aube entraient dans le jour
Et, du jour dans la nuit, ils passaient au galop;
Il y eut des haltes, lasses ou gaies,
Au pied d'un hêtre, au seuil d'un faubourg;
Nous arrivions tard et nous partions tôt.

Un jour radieux,
Philarque et Luc quittèrent la route

Et s'en furent sans adieux
Vers le soleil occidental,
Comme en déroute ;
Yeldis sourit et fouetta son cheval ;
Martial et Claude se détournèrent, pâles ;
Et nous la suivions, trois, sans dire mot.

Ce soir vint orageux et sombre ;
Au haut d'une colline, nous fîmes halte
Parmi des châtaigners
Où nous marchions foulant des feuilles sans nombre ;
L'heure était grave et l'ombre m'étreignait.

Yeldis nous parla ;
Et, dans la nuit, sans souffle et sans étoiles,
Seule d'elle *sa voix* vivait
— Ce nous sembla —
Et, malgré ses beaux yeux, sa chevelure,
Sa svelte grâce que le jour dévoile
Et tout le charme aimé de sa parure,
Voix en la nuit, ainsi, elle semblait plus belle
(Ne ferme-t-on les yeux, oyant un air ?
Pensant, ne ferme-t-on les yeux pour y voir clair ?)

Il pouvait croire rêver, qui l'oyait :
Elle nous dit de telles paroles, telles
Que chaque mot s'élargissait de songe et d'ailes,
Et qu'on n'osait tout croire, et qu'on croyait.

Le passé s'estompait au lointain d'hier,
Sans écho — comme un val de neige où dort l'hiver — ;
Il s'ouvrait comme un voile sur la vie ;
La ténébre légère était plus claire
Que le soleil de juin en son midi ;
C'était, aussi, comme un sourire ;

Les parfums étaient autres dans la nuit,
Et ses paroles, belles à en mourir.

Je l'avais suivie, de là-bas, sans doute,
Par quelque amour futile et oublié,
Car, ce soir-là, mon âme l'aima toute
En un premier émoi balbutié;
Ce n'était pas l'éveil d'un lendemain :
Je ne me souvenais plus des chemins,
Des tournants et des heures de la route,
De l'étape d'hier qui s'éloigne;
Je l'aimai comme la Vie et toute joie,
Me sentant naître d'elle comme un fils
Pour quelque jour sans fin dont l'aube poigne.

C'était comme une mort dont sourd l'éternité,
L'étreinte irrévée de mon âme obscure,
Le soudain triomphe de certitude,
L'éclosion soudaine, inespérée
De la fleur chaste et pure
Et qui fait dire en soi : c'est bien...

Et nous sanglotions dans l'ombre, élyséens...

Le vent s'était levé, rythmant ses phrases,
Et quand elle se tait, toute l'ombre jase,
Et petit à petit, de branche en branche,
Toute la forêt chante comme un dimanche...

Dès ce soir-là, dès cette nuit
Dont l'ombre phosphorescente luit
Comme la nuit de nos paupières
De diffuses clartés sourdes et claires,
Dès cette heure-là je vécus d'Elle,
Dès cette nuit toute d'étincelles,
Effulgescente de mystère...

A l'aurore, nous entrions
Quatre de front dans une ville,
Au son levé de cent clairons,
Aux cris confus des foules viles;
Tout était autre, et nous et elle,
Et l'heure et l'aube surnaturelles;

De grandes murailles empourprées en perspective
Sur nous penchaient, comme des rives,
Tassant des tours lourdes et brutales
Et, dans la rumeur de fleuve de la foule
Qui piétine et coule,
Le cliquetis des fers,
Le clair heurt des sabots ferrés de feux aux dalles,
Et, sur la place, le fleuve roule et houle
Comme une mer.

— Et toujours les clairons en volées triomphales
Et le cuivre et le fer —

Nos chevaux foulait d'immondes patriarches
Qu'un vœu prostrait sous notre marche;

Puis sous la large porte basse
Des hommes d'armes en arroi
Tiraient l'épée et saluaient trois fois,
Cependant que tonnait au pont-levis,
Comme un défi,
L'essor de notre galop vers la plaine,
Et s'éteignait soudaine,
Par delà la muraille résurgie,
La rumeur de la foule humaine;
Nous rentrions dans le printemps épanoui.

Yeldis était royale,
Et, me souvenant de l'effigie

Aux ors qu'avait comptés Philarque,
Je la revoyais, telle et pâle;
Et je me rappelais le port et la vigie
Le quai, de jour, de nuit, et chaque barque
Et le vieillard qui mourut sans blasphème;
Elle souriait plus grave et plus lointaine.

La chevauchée reprit;
Des plaines s'en allaient derrière nous
Avec le soleil et le jour, parfois avec la nuit;
Des collines lointaines que l'aube dévoile
S'approchaient vers le soir lent, calme et doux,
Avec la lune, au faîte, et les étoiles
Par les branchages roux;
De grands noyers bordaient la route, parfois,
En passant dans leur ombre nous avions froid,
Et nous prenions le trot
Sans dire mot.

Et Claude, un soir de halte, se disant las,
Regarda Yeldis et voulut chanter très bas,
Il s'endormit — la tête contre sa robe —
Et ne s'éveilla pas quand revint l'aube;
Nous l'ensevelîmes, Martial et moi,
Près d'une source qui riait comme lui;
C'était au mois
Où l'on taille les buis.

La plaine s'ouvrait immense, désormais
Le grand repos des choses accomplies
Vaguait à brise lente sur les blés

Avec le frémissement des panoplies,
Et chantait doucement avec les cloches,
La moisson proche;
Je sentais que mon âme était comblée
Du calme de la plaine ayant qu'on fauche...

Martial, tout pâle (je le vois encore :
Nous avions fait halte sous un sycomore,
Près d'un ruisseau sans voix où je buvais
— Genoux à terre et face et face
Avec moi-même et de si près que je buvais
D'entre mes propres lèvres qui buvaient —
Et je me redressai pour l'écouter :
Sa voix était ferme de sûre audace
Tremblante, un peu, comme s'il redoutait...)
Martial dit — comme on dit un poème — :
« Sur mon âme, je vous aime,
Et veux mourir, s'il vous plaît que je meure
Mais dites-moi le but!... »
Yeldis se retournant, sourit et but
La coupe d'eau qu'elle prit de sa main
Puis, d'un geste moqueur, montra la route unique.
— Je les vois encor, là : sans longs mots vains,
L'un pâle et droit, et l'autre énigmatique —
Il marcha vers elle et lui prit la main,
Viril et franc,
Elle fléchit le front comme une enfant;
Et, soudain, beau de toute sa jeunesse
Et de sa volonté et de son bel amour
Sans un détour,
Il la prit sans un cri et sans un geste
Et sans un mot,
Bondit debout dedans ses étriers
Et cabra son cheval vers un galop...
Il était beau de toute sa jeunesse,

Elle était rose de toutes ses promesses;
Sans doute, leurs destins étaient liés.

Le soleil tombait et je vis leur fuite
S'enfoncer dans le crépuscule, vers demain
Et je restai debout sur le chemin,
Mon cœur peut-être en a battu plus vite...
Il était bel et mâle, et la méritait bien.

Ainsi Philarque, qui fut savant subtil,
S'en est allé vers son orgueil (y croyait-il?);
Et Luc, bel homme et fat, s'en fut, aussi,
Vers l'ombre de sa vanité, sans un souci;
Claude qui vécut sans repos de cœur
S'en est allé dormir dans le Seigneur;
Martial qui aime et veut, beau paladin,
S'en est allé au galop vers demain.

Je n'ai pas honte, y songeant, de moi-même,
Je n'ai pas un regret de ce poème :
Je sais que, pour L'avoir suivie
Jusque dessous les châtaigners, *je sais la Vie*;
Pour moi toute ombre est claire et le soleil
Chante en les ors des blés et des abeilles;
Ce que j'ai d'Elle, Elle me l'a donné :
Pas un instant qui soit à pardonner;
D'un seul sourire Elle m'a fait ainsi;
Si je n'étais pas né pour son baiser,
Au moins, je lui donnai mon âme — Elle a laissé
Le secret de son âme à ce cœur-ci :
D'une parole Elle a fait un écho
Qui chante aux bois et murmure sur les eaux,
Qui sonne et meurt aux vagues de la houle,

Qui flotte harmonieuse aux cris des foules;
Il n'est pas un brin d'herbe qui frissonne,
Il n'est pas un petit caillou qui roule,
Pas une chanson au verger d'automne,
Pas un baiser au sentier de printemps,
Pas une goutte du vrai sang des Occidents,
Pas un mot sacré vibrant aux Poèmes
Dont je ne pleure ou rie, qu'en Elle je n'aime.

ENVOI

Princesse,
Dès l'aube survenue à tiède haleine,
Des moissonneurs s'en vinrent vers la plaine;
Ils parlaient maintes langues, groupes épars,
Venus de maints pays, par maints hasards;
Je me joignais à eux car, à l'automne,
Tout homme est bienvenu de qui moissonne;
J'ai suivi le sillon cette journée
Et, penché sur la gerbe pour toi glanée,
J'écoute les sonnailles dans le soir
Et pense que la Vie est belle de bel espoir.

Janvier 1892.

PORTRAITS

J.-K. HUYSMANS

On aime à s'imaginer M. Huysmans sous la figure emblématique d'une chèvre malingre, attachée à un piquet dans le coin le plus abrupt et le plus pelé du champ naturaliste, et broutant l'herbe médianienne. Il a aussi dans l'esprit du soubresaut et de la capricieuse. Il était là, rébarbatif, provocant et mélancolique. Il y serait encore, si n'était passé un jeune gentilhomme, des Esseintes ou Gilles de Rais, qui délia la chèvre, l'emmena, lui dora les cornes, lui parfuma la barbiche et l'envoya au Sabbat d'où elle est revenue; et en vignette de légende dorée, exorcisée et blanchie, elle vieillit parmi les arbres en quinconces de l'enclos des Pères, au bruit des cloches et des psalmodies.

* * *

En effet, M. Huysmans, qui maintenant est à la Trappe, (1) y alla, comme il allait jadis à Bobino, pour documenter.

Il aurait pu y rencontrer M. Zola, venu dans un même but, si l'auteur de « Nana » n'eût préféré le pieux tumulte de Notre-Dame de Lourdes, et la foi exubérante des chré-

(1) M. Huysmans écrit au « Figaro » qu'il n'est pas à la Trappe, qu'il est à Lyon.

tiens du prix réduit, aux silences des Solitaires. Deux romans résulteront de cette double enquête sur le surnaturel. On suppose ce que sera celui du pèlerin; on devine ce que sera celui du trappiste. M. Zola rédigera, car il rédige; M. Huysmans écrira, car il écrit. Ils feront chacun un livre. L'un, d'un vaste ensemble abondant et prolixie, l'autre d'un curieux détail circonscrit et réticent, et certes, la matière énorme et brute de celui de M. Zola, aurait besoin d'être forée et travaillée par les mains expertes et patientes de M. Huysmans qui l'ouvragerait et l'enjoliverait des prodiges d'un style que n'a pas M. Zola, car la structure massive de ses besognes manque du surcroît de ce superflu délicat qui est tout le mérite de celles de M. Huysmans.

Ce double voyage prouve chez ces deux écrivains si différents, la persistance d'une même manie documentaire. Leur méthode est la même, on sait ce qu'en tira l'entrepreneur des Rougon-Macquart, voyons comment elle profita au portraitiste de des Esseintes :

M. Huysmans fut d'abord un naturaliste tatillon et crispé et un psychologue hypochondre, puis, rompant sa corde il crut avoir transgressé le naturalisme, alors qu'il en continuait la pratique en en variant l'application. Il s'y empêtra d'autant mieux d'ailleurs qu'il s'en crut sorti et qu'il imposait à sa documentation des recherches particulières et curieuses. Du commun il passa à l'exceptionnel et, d'investigations baroques et ingénieuses, il composa un livre bizarre et intéressant, sorte de compendium d'idées ambiantes dont il réalisa l'existence en un personnage à la fois compliqué et sommaire, caricatural et réel.

L'œuvre eut son importance plus par ce qui la composait que parce qu'elle était. Elle ressemblait à une mosaïque et à un album d'échantillons et semblait issue d'un cerveau plus classificateur qu'inventif. C'était un catalogue de goûts psychiques, littéraires et décoratifs, et sa perfection n'était qu'une mise en œuvre d'éléments étrangers où l'auteur n'avait de part que l'habileté de l'étagage et l'assortiment du comptoir. Il y manquait ce surplus mystérieux qui eût vivifié et animé son automatisme.

Avant même qu'il eût écrit ces célèbres pages d'A-Rebours qui lui valurent l'attention des esprits soucieux de ces idées dont il était l'interprète et le nomenclateur, M. Huysmans avait eu le privilège d'échapper au discrédit qui, parmi la jeunesse contemporaine, accueillait déjà le naturalisme. Il semblait moins niais que les autres tenants de la doctrine et il valait par un certain dégoût amer et nerveux qu'il montrait envers les choses mêmes dont il subissait la préoccupation. Il avait l'air si rebuté de ses propres pensées, si morose, si exaspéré en sa verve de satirique qu'il amusait par son animosité contre les cabaretiers falsificateurs, par son acrimonie contre les margarines improbes, par sa répugnance continue pour tout ; et piétinant de ses petits sabots durs, il pointait les cornes en avant et ricanait dans sa barbiche aiguë.

Ensuite ses originalités laborieuses séduisirent. Il avait de plus l'attrait d'un style extraordinaire, sa syntaxe retorse et imprévue usait d'un vocabulaire inépuisable. Ce style se transformait selon les objets qu'il évoquait, toujours d'accord avec leur nature, égal à leur aspect, équivalent à leur apparence ; tantôt sec et net comme un branchage d'hiver, ballonné comme un nuage, scintillant comme la pierrerie même qu'il devenait, opaque, translucide ou rayonnant, sonore et harmonieux, incrusté de mots cabochons et pointillé d'épithètes décisives.

Pourtant, malgré ces prestiges il fallut constater en M. Huysmans une impéritie de pensée et un enfantillage intellectuel irrémédiables et s'avouer que des livres, en somme, de reportage, fût-ce du reportage infernal ou céleste, fussent-ils écrits dans une langue admirable, épicés de détails ingénieux, assaisonnés d'anecdotes révélatrices, rehaussés de croquis instructifs ne sont que des détails qui amusent, des anecdotes qu'on écoute, des croquis qu'on regarde et quelque chose qu'on oublie.

On a du regret vraiment de ne pouvoir admirer M. Huysmans, un peu, même moins qu'on ne le goûte, car, si on le sait incapable de faire ce qu'on aimerait qu'il fît, on le sent, au fond, mécontent de ce qu'il a fait. Il doit s'en avouer l'inutilité fondamentale même s'il en aime la perfection superficielle et il est d'un sens assez subtil pour

souffrir de l'une tout en n'étant point d'esprit assez supérieur pour remédier à l'autre.

Aussi, va-t-il de sujet en sujet, cherchant à emprunter à leur gravité ou à leur intérêt le sursaut intérieur qui lui manque et c'est pour cela qu'il est à la Trappe parmi les liturgies, qu'il écoute les pas des sandales dans les longs corridors du monastère, les psaumes de minuit, les cloches de l'aube et qu'il interwieve le Surnaturel sans le comprendre beaucoup plus que la bonne chèvre de Légende Dorée qui broute dans l'enclos monacal ne comprend les pensées que cachent sous l'ample bure et le silence les moines qui la caressent en passant.

HENRI DE RÉGNIER

LES LIVRES

Agnosticisme, par E. de Roberty (F. Alcan, éditeur).

Depuis des années, la vieille métaphysique se débat sous les coups de ses adversaires. La Science asservie a définitivement conquis son indépendance, et après avoir contesté les arguments de sa rivale, voici qu'elle lui dénie l'existence en refusant de reconnaître l'objet même de la métaphysique, c'est-à-dire l'Inconnaisable. La chose est hardie, et l'on peut dès l'abord poser ceci, que la science n'est pas encore suffisamment autorisée à une telle négation. Il ne s'agit pas de méconnaître les connaissances acquises, et leur importance comme leur solidité, mais seulement d'affirmer que trop de problèmes sont encore dressés devant le chercheur, pour qu'on puisse inférer, des résultats obtenus, leur solution possible.

Cependant, pour les positivistes qui s'occupent des théories de la connaissance, une question grave se pose, et il est vrai de dire que pour y répondre, ils emploient une des formes de la métaphysique, malgré qu'ils luttent contre elle. Au pessimisme philosophique de ce siècle, qui adopta l'Inconnaisable, ils répondent par un optimiste aussi intransigeant, et déclarent que l'Inconnaisance n'existe pas, et qu'il n'y a que des *Inconnus*.

Pour toute science, la distinction est capitale. L'Inconnaissable reconnu implique un aveu d'impuissance, car il oppose à tout progrès définitif une barrière infranchissable; il proclame l'inutilité de tout effort humain, et enferme la pensée dans un cercle restreint. Pour sa vitalité même, la science ne peut admettre que nous sommes plongés dans l'Inconnaissable, qu'il nous presse et nous environne de toutes parts, et que nous nous agitons dans la nuit.

M. de Roberty fait plus encore que de ne pas accepter ces prémisses obligées de la métaphysique, il les combat au nom d'un rationalisme singulièrement agressif et logique. Esprit pénétrant et net, il ne s'est pas borné aux déclamations ordinaires des anti-métaphysiciens, il s'est attaqué à l'objet même de la métaphysique, à l'idole qu'ont adorée tous les philosophes depuis Platon jusqu'à Auguste Comte, depuis le vieux Thalès jusqu'à Herbert Spencer, c'est-à-dire à l'Inconnaissable.

Il en a cherché la genèse, étudié la psychologie (1), il a examiné son rôle dans la philosophie moderne (2), dont il a été un critique ingénieux et lucide.

Aujourd'hui il s'attaque directement au dieu, il essaie de nous montrer la vanité de son culte, et l'inanité des efforts de ses dévots.

Le premier, Kant essaya de définir nettement cet Inconnaissable qu'avaient un peu défiguré les conceptions théologiques, il en chercha expérimentalement les fondements, et il ouvrit la voie aux matérialistes, comme aux idéalistes de ce siècle. On connaît sa doctrine, je n'y reviendrai pas longuement. Ainsi pourrait-on la résumer : abstraction faite de notre constitution subjective, les objets que nous nous représentons, et les propriétés inhérentes à ces objets, n'existent nulle part, et nos sens ne peuvent aucunement nous faire connaître la nature des choses en soi.

Ce «non possumus» de Kant, toute la philosophie du siècle le répétera. On ne variera que sur l'objet même auquel

(1) *L'Inconnaissable, sa métaphysique, sa psychologie.*

(2) *La Philosophie du siècle.*

on attribue l'incognoscibilité (la vie et la pensée ou la matière et le mouvement) et non sur l'Incognoscible lui-même.

L'antique conception du monde sensible et du monde intelligible, l'opposition du noumène et du phénomène, tel est le fondement de l'agnosticisme, et ceci, M. de Roberty l'a clairement et parfaitement démontré. Nulle théorie moderne n'y a échappé, pas plus qu'elle n'a échappé à l'Incognoscible, et M. de Roberty a incriminé l'inconséquence du Positivisme qui a voulu se poser en adversaire de la vieille métaphysique et qui s'est fait inconsciemment son allié. Rien, disent les positivistes, ne doit ni se nier ni s'affirmer, et avec Littré ils déclarent : « *J'accepte les graves leçons qui émanent de l'Incognoscible* », affirmant ainsi contradictoirement avec eux-mêmes, l'existence de ce qui ne doit être *ni affirmé, ni nié*.

Le Matérialisme aussi reste dans les voies battues, et s'il appelle son Inconnaissable la matière, il n'en reconnaît pas moins hautement cet Inconnaissable, dont la réalité s'affirme en luttant avec acrimonie contre les Incognoscibles rivaux, contre celui de l'Idéalisme, contre ce noumène dont on ne peut connaître qu'une apparence.

Cette identité fondamentale des deux doctrines rivales, le Criticisme et le Positivisme nous ont permis de la constater, c'est à la philosophie critique et à la philosophie positive que nous devons, comme le dit justement M. de Roberty, « *la réduction inattendue des deux grandes fractions de l'ancienne philosophie à un seul et même dénominateur* ».

Ainsi l'agnosticisme a concilié « *les extrêmes de la pensée spéculative* » ; il a permis à la science de voir nettement son ennemi et de reconnaître que c'était contre lui seul qu'il fallait lutter, et non pas contre chacune des modifications que lui ont fait subir les systèmes différents. De même elle n'aura plus à combattre individuellement les concepts généraux des métaphysiques. Dieu, la Nature, la Matière, la Force, la Pensée, la Chose en soi, ne seront que les noms multiples qu'a pris l'Inconnaissable, et c'est cet Inconnaissable que la science ne veut plus admettre comme existant et infranchissable.

La science a la partie belle, car il lui est facile de démontrer qu'aucun système philosophique n'a pu résoudre les antinomies que les métaphysiciens ont posées. Quant à elle, elle ne s'attachera exclusivement à aucune des deux solutions proposées : monisme ou dualisme, mais elle recherchera quels sont les faits concrets qui peuvent entrer dans l'une ou l'autre de ces hypothèses, et dès lors, expérimentalement, pourra travailler à leur synthèse. Ainsi fera la psychologie, par exemple, pour l'antinomie du sujet et de l'objet; elle n'essaiera pas de « *concilier des suppositions arbitraires et soustraites à toute expérience* », mais elle considérera « *une série de questions particulières, tantôt sociologiques, tantôt psychologiques ou physiologiques* », qui lui permettront de vérifier des hypothèses, mais des hypothèses *scientifiques* basées sur des faits constatés, et non des hypothèses métaphysiques.

C'est la psychologie aussi qui donnera à M. de Roberty l'explication de la genèse de l'Inconnaissable. Pour lui « *la contemplation de l'inconnu détermine l'illusion mentale qui substantialise notre ignorance, et transforme l'inconnu en inconnaissable* ».

Cependant, c'est aller trop loin que de placer ceux qui ont cru à l'Inconnaissable dans la catégorie des aberrés, et de faire de leur illusion un cas pathologique. Ce serait professer que jusqu'aujourd'hui, l'humanité a été composée d'un troupeau de malades, et qu'au XIX^e siècle était réservée la gloire de traiter la folie humaine.

La science et M. de Roberty n'ont là qu'une série d'observations à faire, car avant de conclure à la folie, il leur faudrait nettement définir la raison. Le fait qui se pose devant eux, est celui-ci : les imaginations vives, comme les imaginations grossières, transforment rapidement les idées et les concepts purement abstraits, en phénomènes concrets. Les imaginations grossières arrivent là par l'impossibilité où elles se trouvent de concevoir l'absence de forme et de couleur, et c'est ainsi qu'elles personnalisent rapidement l'Inconnaissable, par des procédés anthropomorphiques ; ces imaginations seront les premières à créer les dieux et les religions. Quant aux imaginations

vives, quoiqu'elles conçoivent parfaitement l'abstrait, elles ont une tendance à projeter idées et concepts, en dehors d'elles-mêmes, à leur accorder une existence propre et indépendante de l'esprit qui les aura formés. Autour de l'idée d'inconnu, par exemple, ces imaginations cristallisent une foule d'émotions, elles finiront par attribuer à l'inconnu une existence indépendante des séries de phénomènes et de faits auxquels est conférée la qualité d'inconnu, et ainsi affirmeront-elles la réalité de l'Inconnaisable, et l'existence de l'Absolu.

Cette illusion si vivace et si forte, qui encore n'est pas morte, et qui vraisemblablement persistera tant qu'il y aura un inconnu — je ne vois pas proche le temps où il n'y en aura plus — est une illusion toute naturelle à certains cerveaux qu'il faut se garder de condamner. La science, cela est indubitable, les doit repousser, elle doit refuser de laisser leurs rêves se mêler à ses certitudes, mais si elle les rejette en tant que *savants*, elle ne peut — puisqu'elle est la science — les repousser en tant qu'*individus*, et elle est obligée de reconnaître, qu'en somme, pris dans leur ensemble, ils représentent la classe humaine la plus nombreuse. L'identité des désirs et des aptitudes est loin d'être prouvée, la multiplicité des formes de l'esprit est plus vraisemblable, et dès lors on peut penser que si la catégorie des expérimentaux, et des êtres à imagination faible et à vision nette, trouve son héros dans le *Savant*, la catégorie des intuitifs, des imaginatifs purs et des imaginatifs abstraits trouvera ses héros dans le Poète et le Métaphysicien.

C'est ainsi que doit être considéré le métaphysicien : comme un poète abstrait, un lyrique *idéique* complétant le lyrique des formes. Heine l'a fait un jour judicieusement remarquer, dans quelques pages sur Spinoza qui sont parmi les plus belles qu'on ait écrites sur ce philosophe. L'histoire de la poésie allemande, du siècle précédent et de ce siècle, nous donne la preuve manifeste des affinités qui existent entre le poète et le métaphysicien. L'un et l'autre se complètent, perpétuellement ils empiètent l'un sur l'autre, et il est peu de poètes qui ne puissent se rattacher à une classe de métaphysiciens; de même qu'on

peut soutenir que par la puissance de leurs créations, la beauté de leurs constructions systématiques, les métaphysiciens touchent à la poésie -- si poésie veut bien dire l'action de créer, ce que personne ne conteste.

Les plus belles œuvres de la métaphysique : les *DIALOGUES* de Platon, les *Ennéades*, l'*Ethique*, la *Monadologie*, la *Critique de la Raison pure*, etc., sont de merveilleux poèmes cosmogoniques ou psychologiques, et dans l'évocation des idées, nous nous complaisons autant que dans l'évocation des formes. C'est pour cela, que nous aurons autant de répugnance à considérer, avec M. de Roberty, les métaphysiciens qui toujours spéculerent sur l'Inconnaisable comme des aberrés, qu'à regarder les poètes et les artistes comme des fous, avec M. Lombroso.

Si la science répond à un besoin impérieux, la poésie et la métaphysique ne sont pas moins nécessaires, et je l'ai dit, tant qu'il y aura un inconnu nous nous plairons aux fictions, qu'elles soient poétiques ou philosophiques. La science ne peut demander qu'une chose, c'est que ces fictions ne viennent pas nier ses constatations, ni entraver sa marche. Pour cela, elle a raison de ne plus reconnaître l'Inconnaisable, qui fraperait *a priori* d'impuissance ses efforts, et de n'adopter que l'Inconnu qu'elle espère toujours forcer. Mais si l'Inconnaisable est fatal à la science, il est essentiel pour la métaphysique et même pour la poésie — quoiqu'on puisse dire, avec raison, que la science est aussi nécessaire à l'art et à la philosophie. — Ainsi, si M. de Roberty a eu raison de soutenir l'impossibilité pour la philosophie d'être une science, il a tort de ne pas vouloir l'accepter comme métaphysique. Il doit opposer l'optimisme de la connaissance à l'agnosticisme qui en est le pessimisme, mais il ne peut raisonnablement faire prévaloir en tout l'excellence de son système.

Il est vrai que, en sa qualité de polémiste philosophe, et de critique ardent, il est logique que M. de Roberty ait poussé à l'extrême sa théorie, et quoi qu'il en soit des objections que j'ai pu faire, et qui n'infirment en rien le fond de ses idées, M. de Roberty, en ajoutant *l'Agnosticisme à la Philosophie du Siècle*, et à *l'Inconnaisable*,

s'est classé définitivement parmi les esprits les plus curieux et les plus originaux de ce temps.

* * *

La vie sans lutte, par Jean Jullien (Bibliothèque artistique et littéraire).

Trois courtes nouvelles qui, toutes les trois, datent je l'espère de la jeunesse de M. Jullien. Dans *La Vie sans Lutte, En Seine, Premier Amour*, nous trouvons ce mélange singulier de sentimentalisme et de menue ou brutale observation, coupé d'airs de romance, particulier aux réalistes qui se piquent de vérité et dont *La fin de Lucie Pellegrin* nous a donné un si bon exemple.

De cela je ne saurais faire un reproche à M. Jullien, car ledit mélange est assez conforme à son esthétique, et à bon droit il pourrait répondre qu'on trouve dans la vie de tous les jours assez de sujets de pendules pour qu'un peintre exact de cette vie nous les veuille conserver. Le souci de vérité qui est particulier à l'auteur du *Maître*, l'obligeait à ces restitutions.

Seulement, et c'est ici qu'on peut protester, il n'était vraiment pas la peine de combattre ardemment les romanciers dont le métier consistait précisément à consacrer et à écrire ces si vieilles chansons. Le rôle du naturalisme semble s'être borné à vêtir les troubadours des anciens romans de redingotes râpées, et à démontrer que les désespérés se [nourrissent plutôt de ronds de saucisson, que de l'amertume de leur cœur, comme Paul Bourget nous le laissa entendre. De telles constatations, quelque véritables qu'elles soient, ne nous paraissent pas suffisantes pour motiver, et surtout pour faire durer une école.

La première des nouvelles de ce livre, *La Vie sans lutte*, nous sert le vieux thème des malheurs du rond de cuir, de la misère de sa condition, comparée à celle de l'ouvrier. Dans le *Mercure de France*, M. Valette a justement fait remarquer la fausseté d'une semblable conception, et son argumentation est des plus graves, car elle

ruine le réalisme de M. Jullien. Il n'a cependant pas assez fait remarquer que c'est à l'école naturaliste que nous devons cette constatation sérieuse, que les employés de ministère ont coutume de grossoyer des écritures en dehors de leurs heures de bureau.

Le second conte : *En Seine*, est meilleur par quelques évocations de paysages assez finement dessinés, quoique le style sec et terne de M. Jullien se porte peu à la description. De *Premier Amour*, éternelle histoire de la jeune fille de bonne famille, séduite par un cynique jeune homme, j'aime mieux ne pas parler.

Cependant, malgré tout ce qui vient d'être dit, je ne veux pas juger M. Jullien sur ses fonds de tiroir. Il vaut mieux que le livre qu'il vient de publier, et il doit nous donner mieux.

* * *

Anarchistes, par John-Henry Mackay (Tresse et Stock, éditeurs).

Je ne sais comment ce livre est écrit en anglais; ce qu'il m'est permis de constater, c'est que le traducteur n'a qu'une connaissance imparfaite du français.

Anarchistes n'est pas à vrai dire un roman; c'est plutôt une suite de tableaux décousus, qui font défiler devant nous le Londres des malheureux et des révolutionnaires. Ce n'est pas une œuvre d'imagination, mais une œuvre de combat. De même, il serait inutile de chercher là des personnages vivants : Otto Trupp et Carrard Auban, personnalisent deux doctrines : l'anarchisme communiste et l'anarchisme individualiste. M. Mackay qui, comme les anarchistes bostoniens, est un individualiste, fait la part belle à Carrard Auban, qui démontre trop facilement la faiblesse du communisme, tandis que Otto Trupp, communiste, ne trouve pour combattre l'individualisme, que des arguments plus élégiaques que logiques. M. Mackay aurait dû mettre dans la bouche de Trupp, des objections plus sérieuses, des objections d'adversaire déterminé, que Carrard aurait eu plus de difficulté à rétorquer; ses conclusions y auraient gagné en solidité.

Anarchistes n'est pas seulement une discussion contradictoire, entre disciples d'écoles différentes, c'est un pamphlet contre l'Etat ennemi, et contre le socialisme que M. Mackay considère, avec tous les anarchistes, comme une transformation de l'Etat dont la puissance serait aggravée. Je reviendrai un jour sur cette question de l'Etat et de sa lutte actuelle avec le socialisme et l'anarchie.

Ce que je viens de dire de ce livre, montre assez qu'il ne doit pas être jugé comme une œuvre d'art, bien que M. Mackay, qui est un poète, nous ait peint avec talent les divers aspects de Londres ; je signalerai entre autres : Le royaume de la faim et Trafalgar Square. Dans ce livre, M. Mackay a simplement voulu montrer à ceux qui veulent entendre, qu'anarchiste n'est pas équivalent à misérable et à criminel, et qu'on a fait du mot un épouvantail propre à susciter les cauchemars du bourgeois moderne. Il a voulu montrer aussi, et cela lui a été facile, que l'anarchie est une doctrine établie, ayant ses théoriciens, ses poètes, ses combattants et ses martyrs aussi. Quant à savoir s'il a, comme il le dit, démontré d'une façon absolue l'incompatibilité de l'anarchisme et du communisme, l'impossibilité d'une solution de la question sociale par l'intermédiaire de l'Etat, et l'inefficacité de la violence, c'est une autre question, et je ne puis ici discuter sur chacun de ces points. Quoi qu'il en soit, *Anarchistes* est un livre intéressant et une profitable lecture.

L'Athènes de la Sprée, par Luc Gersal (A. Savine, éditeur).

Par ces temps de chauvinisme flamboyant, de russomanie et d'antigermanisme, M. Gersal risque, en publiant *L'Athènes de la Sprée*, d'être fort mal vu de la L. D. P, du légendaire et braillard Déroulède, du grand Français Edouard Drumont, voire même de tous les présidents de sociétés de gymnastique et de comités franco-russes.

En effet, M. Gersal a vécu longtemps à Berlin, et il y a vécu dans un esprit de sympathie pour les êtres et pour

les choses qui l'entouraient. N'est-ce pas là le seul moyen de se familiariser avec un milieu et un peuple, d'arriver à le bien connaître, et à en apprécier les qualités, alors qu'il suffit d'un don de critique pour en saisir les défauts.

M. Gersal a réuni les deux dons et, grâce à eux, il nous a fait connaître l'âme du Berlinois, son humeur et son gemûth, sa causticité d'esprit et sa tranquillité d'âme. Il nous a donné les plus complets détails sur la vie et sur les mœurs berlinoises; sur les théâtres et la littérature, sur l'art et sur l'éducation. De même, il a su montrer fort vivant le monde de Berlin, et sa société en formation; le rôle qu'y jouent les Juifs, intermédiaires entre tous les groupes, ennemis parfois, et que les Israélites unissent les uns aux autres, ne lui a pas échappé. Tout le chapitre qui concerne les Juifs est à signaler pour la justesse de ses aperçus, et la façon nette dont M. Gersal a su définir l'esprit particulier, les vices, les qualités et l'influence des Juifs berlinois.

Ce chapitre n'est du reste pas le seul remarquable; je citerai encore ceux qui parlent des misérables de Berlin, des humbles, et toutes les notes sur le socialisme, auxquelles on pourrait renvoyer quelques récents écrivains français qui crurent devoir s'occuper de cette question.

Pour conclure, M. Gersal nous fait remarquer le caractère mobile du Berlin actuel, qui tous les jours se modifie et se transforme. Il est un des rares écrivains ayant écrit sur ce sujet, qui aient démêlé dans Berlin, les qualités permanentes, et celles qui, changeantes, nous prouvent que la capitale de l'Empire est une ville en formation; c'est-à-dire qu'elle manque de la cohésion qui caractérise les sociétés anciennes, dans lesquelles les éléments multiples ont, avec le temps, fusionné. Berlin est à ce moment spécial de la vie des cités ou, après l'extension désordonnée et le mélange, la fusion s'opère, et M. Gersal a pu dire en concluant son livre: « Dans cent cinquante ans, il fera bon l'étudier, voir ce qu'elle sera devenue, sous l'influence du socialisme, de l'ambition effrénée, de la vie exubérante et troublée qui la travaillent, voir ce qu'elle aura produit, une fois unie et condensée. »

Cela est fort juste, et il faut attendre, pour connaître

l'esprit berlinois, que les Berlinois ne soient pas une infime minorité à Berlin.

* * *

Deux Gloires, par F. de Julliot (Kolb, éditeur).

Trois longues nouvelles, écrites sans prétention, d'un style vif et net. La première, *Deux Gloires*, a le tort de ressusciter un vieux thème, qui avait servi jadis à M. About pour une saynète facile dont le titre était : *L'Assassin*. M. de Julliot n'a ajouté à l'affabulation de cet acte, que quelques complications hypnotiques dont l'intérêt ne m'a pas été suffisamment démontré.

Les deux autres contes, *Un cas d'hypnotisme* et surtout *Changement d'Ecole*, sont de beaucoup préférables, et je n'aurai à leur reprocher que trop de longueur; de même, malgré que M. de Julliot ne prétende pas au réalisme, on peut lui demander s'il n'a pas pris ses idées sur les journaux et sur les éditeurs, plutôt dans Balzac que dans son expérience personnelle.

Ce livre fait espérer de M. de Julliot quelques clairs et bons romans.

* * *

Les sept sages et la jeunesse contemporaine, par Julien Leclerc (chez A. Charles).

Je n'aime pas beaucoup ceux qui ne se contentant pas de parler en leur propre nom, prétendent à être le porte-voix et le héraut de leur génération. Par son âge et la naïveté de quelques-uns de ses aphorismes, M. Leclerc appartient à la jeunesse; cela ne veut pas dire qu'il ait qualité pour parler en son nom, quand bien même il aurait derrière lui une demi-douzaine de mauvais littérateurs. Nous prendrons donc *les Sept sages* pour une suite d'opinions personnelles à M. Leclerc; dès lors, nous n'hésiterons pas à déclarer que les dites opinions nous paraissent de peu d'importance, et nous attendrons pour parler de M. Leclerc qu'il ait publié autre chose que les *Strophes d'amant* (A. Lemerre, éditeur), œuvre qui ne nous a pas paru susceptible de provoquer de vives admirations.

**

Baisers d'Ennemis, par Hugues Rebell (L. Sauvâtre), éditeur).

Nous diviserions volontiers ce livre en deux, pour pouvoir dire le mal que nous pensons de la première partie, et le cas que nous faisons de la seconde.

Les aventures de Maxime et de sa maîtresse Félicienne, rappellent tous les romans naturalistes que nous connaissons depuis trop longtemps, et je ne m'attarderai pas plus à en parler que M. Rebell ne s'est attardé à cette école. La fin de son livre — livre qui nous semble avoir été écrit en deux fois — nous le démontre. Dans le détail de la vie de Maxime et de sa femme, M. Rebell a demandé plutôt des ressources à la psychologie, et il a très habilement analysé le pessimisme de son héros. Malheureusement ce pessimisme spécial qui consiste à demander à la vie et à la femme plus que ce qu'elles peuvent donner, a été trop souvent scruté et même loué; c'est à ce sentiment médiocre, que nous avons dû les si piétres récriminations de toute une classe de littérateurs, qui ont rendu Dieu et la nature responsables de leurs dyspepsies ou de leurs migraines.

Le grand pessimisme lyrique des ancêtres romantiques s'est abâtardi, et entre les mains des successeurs, il est devenu la plus misérable et la plus inintéressante doctrine que je sache.

Il est regrettable qu'un écrivain du talent de M. Rebell s'attarde à une semblable conception, et j'espère pour lui qu'il en agira à cet égard comme à l'égard de son primitif naturalisme.

Quoi qu'il en soit, *Baisers d'Ennemis* est l'œuvre d'un très délicat artiste, en possession d'une langue harmonieuse et colorée, ayant le don de l'image et celui de l'observation précise; d'un artiste capable aussi de critique intéressante, et de curieuses notations esthétiques. Les pages sur Swinburne, par exemple, que nous trouvons dans le livre sont remarquables, de même celles sur la peinture. M. Rebell est un de ceux sur lequel on peut compter.

BERNARD LAZARE.

Ont paru :

- Chez A. Lemerre : *Eljen*, par Janine.
Chez Perrin : *La dragée haute*, par F. de Comberousse,
 Le Baptême de Jésus par Th. de Wyzewa.
Chez A. Savine : *Les dons funestes*, par Ch. Saunier.
A la librairie de l'Art indépendant : *La Fin des Dieux*,
 par H. Mazel.
Chez L. Vanier : *Les Syrtes* (réédition), par Jean Moréas.
 Le Chevalier du Passé, par E. Dujardin.
Aux bureaux de la *Révolte* (140, rue Mouffetard) sont
en vente au prix de 0 fr. 10 : *Esprit de Révolte et l'Anar-
chie dans l'Evolution sociale*, par Pierre Kropotkine.
-

Correspondance

Nous lisons dans la *Saturday Review* de Londres (du 23 juillet) :

A LITTLE MISTAKE

WE received last week—too late, to our great regret, for notice in its issue—a letter from a distinguished member of the latest school of versewriting in France, M. Francis Vielé-Griffin. Its contents were as follows :—

“ The Saturday Review having explicitly asserted “ (July 2; 1892) that M. Vielé-Griffin had employed the “ year 1890 exhibiting the effects of what he (T. de Banville) calls “the New Graces,” “ Absinthe, Né-
vrose, Morphine,” in assommoirs and hôtels garnis, I do not doubt that, by the speedy insertion of this note, you will be glad to destroy any erroneous impression your readers may have formed concerning my personal character.

“ Whatever your correspondent may please to say of French art and ‘ prosodies,’ groundless and gross libel will prove (in England, I hope, as in France) prejudicial—to its author only.”

To make this letter fully intelligible to a forgetful generation we must, we fear, quote ourselves. This is the passage to which M. VIELÉ-GRIFFIN refers :—

“ There is a pleasant melancholy, not unmixed with mirth, in reading the posthumous *Dernières poésies* of the late M. de Banville. They contain, we think, putting any pathetic fallacy quite out of question, better work than he had published for a good many years, and besides this they are an admirable foil to the

School Verlainian, Jean-Moréasian, Vielé-Griffinian, Corybant,

as the Laureate might have sung, only that he did not. While these latter gentlemen (we except M. Verlaine himself, who is a poet, though an ill-guided one) were trying new prosodies in style radically antipathetic to French, M. de Banville, with only reasonable and ancestral licenses, was still showing how perfectly flexible any prosody is in the hands of a poet. While they were exhibiting the effects of what he calls in one of the most powerful pieces here the ‘Three New Graces,’ ‘Absinthe, Névrôse, Morphine,’ in assommoirs and hôtels garnis, he was still on the heights and in the woods of Arcady with Dionysus and Aphrodite and the real Graces.”

Now, we could enter several pleas in bar of M. VIELÉ-GRIFFIN’s construction of this passage. For instance we might suggest to him that, in order to make that imputation upon his personal habits which he deprecates, it would have been necessary for us in the first place to put the clause “in assommoirs and hôtels garnis” immediately after “exhibiting,” and that even then we should not necessarily have done it. The poet exhibits what he makes the subject of his verse, and it seems almost needless to say that we spoke of the singer’s subjects and not of himself. Yet again, we might urge that, when divers schools or a whole school are spoken of, the imputations made are not individual. Still more, it would be possible to call M. VIELÉ-GRIFFIN’s attention

to the fact that his method of interpretation leads to some right strange consequences. Did we intend to assert that, on a given date in 1890, actual Corybantes were in an actual assommoir? Did we assert—which, according to his exegesis, we must have done—that M. THÉODORE DE BANVILLE, a fils des croisés, then to the best of our knowledge a householder in France, having reached his seventieth year, was walking on the heights of Arcadia, Greece (uncommonly bad places to walk on, if we may trust travellers), in the company of one DIONYSUS, a male person with a panther skin and a thyrsus for all clothing, of a female person, very handsome but of doubtful morals, and of three damsels entirely destitute of garments? We assure M. VIELÉ-GRIFFIN that these assertions were made in an entirely figurative and Pickwickian sense.

Let us add, not only that we have never heard, and that if we had heard we should certainly not have alluded to, the slightest aspersion on his personal fair fame; but that, even in reference to his works, the first and not the second sentence of the parallel was alone intended to apply to them. M. VIELÉ-GRIFFIN, as far as we know, has, even as a poet, never made any attentat on any pudeur except that of Prosody, has never taken too much of anything except feet. We trust this is handsome; it is certainly sincere. And we may add, dropping persiflage altogether, that we are as sincerely sorry for any personal annoyance which his misunderstanding of our words may have caused him. ”

Nous apprécions, comme se doit, la courtoisie de notre confrère anglais, mais il est oiseux d'opposer aux réalisations actuelles des intuitions de Banville — vers polymorphes et rythmiques — les odelettes où ce maître charmant et léger tuait le temps dans l'attente inconsciente de notre génération. Le « parnassisme » c'est le péché de Banville — ils en ont fait son purgatoire, n'en parlons plus; mais le vin de libation pour sa tombe, coule de nos pressoirs.

* * *

Nous recevons la lettre suivante :

Monsieur,

J'ignore absolument M. Féline et son adolescent confidentiel, et suis fort surpris de vous voir mêler mon nom à cette affaire.

Quant aux *Deliquescences* c'est moi seul qui en ai interdit la réimpression, ainsi qu'en pourraient témoigner Verlaine et bien d'autres.

Recevez, Monsieur, l'assurance de mes sentiments distingués.

GABRIEL VICAIRE,
26, rue Denfert-Rochereau.

Nous ferons remarquer à M. Vicaire que la publication de l'*Adolescent confidentiel* ne saurait être une « affaire » que pour M. Bailly éditeur, affaire que nous souhaitons fructueuse à lui et à M. Féline qui ne se plaindra pas, nous l'espérons, de la réclamation que nous sommes heureux de lui faire.

Quant à ce que nous disions de la non-réimpression des *Deliquescences*, nous le tenions de M. Beauclair d'accord (nous le supposons) avec M. Vicaire ; félicitons donc ce dernier, et sans invoquer le témoignage de M. Verlaine, de l'initiative qu'il réclame.

* * *

M. Louis Ménard nous fait l'honneur de nous adresser la lettre suivante :

Monsieur le Rédacteur des *Entretiens politiques et littéraires*,

A force de m'enfermer dans l'antiquité et de vivre avec les morts, j'ai fini par échapper aux miasmes du milieu ambiant, et je me trouve souvent en désaccord avec l'opi-

nion des classes dirigeantes, y compris la classe lettrée, qui est la plus avancée dans la voie de la décomposition morale. Vous plairait-il d'accueillir, à titre de renseignement, les idées d'un païen à propos d'un procès qui a suscité quelques discussions de casuistique, je veux parler du procès de Mme Raymond?

Beaucoup de gens du monde de l'un et de l'autre sexe, et la plupart des journaux que j'ai lus, s'attendrissent sur la victime, adorablement jolie, à ce qu'il paraît, et s'indignent contre la justicière, ou plutôt contre les douze bourgeois qui l'on acquittée. Cela ne m'étonne pas : tous les hommes du monde ont eu ou espèrent avoir des intrigues avec des femmes mariées ; les femmes du monde (pas toutes, non, mais la plupart) peuvent se trouver un jour ou l'autre dans le cas de Mme Lassimonne, et il leur serait pénible de voir leurs plaisirs dérangés par une petite sauvage armée d'un revolver. Quant aux gens de lettres, il est tout naturel qu'ils prennent parti pour l'adultère, sans lequel il n'y aurait pas de littérature. Dumas fils qui a écrit : *Tue-la, met de l'eau dans son vin aujourd'hui, parce qu'il est de l'Académie*, ce qui prédispose au ramollissement cérébral.

Eh bien, cela n'empêche pas que les douze bourgeois, en acquittant une femme qui a puni la trahison par le meurtre, ont prouvé que la bourgeoisie vaut mieux que sa réputation, quoi qu'en dise Ravachol, et qu'elle n'est pas entièrement pourrie par la littérature moderne ; le peuple non plus, puisqu'il a applaudi à la sentence d'acquittement, et qu'il attendait l'accusée dans la rue pour lui faire une ovation.

— Et le respect de la vie humaine, monsieur ?

— Madame, il y a quelque chose de plus respectable que la vie d'une cocotte, c'est le serment, qui est la garantie du lien social dans la cité comme dans la famille. Un peuple habitué à rire du serment prêté par deux époux devant M. le maire, absoudra le parjure par un plébiscite de huit millions de suffrages.

— On ne doit pas se faire justice soi-même ; la société seule a le droit de punir.

— Ce droit, madame, elle le tient uniquement d'une délégation

gation de la victime, qui ne peut pas toujours accomplir elle-même une juste et légitime vengeance. Si quelqu'un assassine mon père et si vos juges ne me donnent pas la satisfaction qui m'est due, je brûle la cervelle à l'assassin en plein tribunal, et on fera ensuite de moi ce qu'on voudra.

— Je vois que vous êtes partisan de la peine de mort, mais laissons cela qui nous entraînerait trop loin. J'espère du moins que vous ne mettez pas l'adultère sur le même pied que l'assassinat?

— Si, madame, parce que l'adultère c'est la trahison. Une femme qui introduit l'enfant d'un étranger dans la famille de son mari, un homme qui serre la main de son ami et lui prend sa femme, sont aussi criminels que le traître qui vend aux Prussiens le plan de nos forteresses ou le secret de la poudre Lebel.

— Qui empêchait Mme Raymond de demander le divorce?

— Cela aurait-il puni la trahison de son amie, à qui elle avait pardonné une fois, et qui recommence.

— Son mari n'était pas moins coupable, pourquoi l'a-t-elle épargné?

— Peut être a-t-elle cru prolonger la vengeance en ne le punissant que par l'éternité des remords.

— Mon Dieu non, elle lui a fait grâce de la vie parce qu'elle l'aimait.

— Alors elle a eu tort, mais j'excuse sa faiblesse parce qu'elle est femme.

— Et la pauvre petite fille qui apprendra un jour que c'est sa marraine qui a tué sa mère?

— On ne le lui dira pas, car elle demanderait la cause du meurtre, et il faudrait lui avouer le double crime de sa mère, contre la foi conjugale et contre l'amitié. Il n'est pas bon qu'une mère soit méprisée par son enfant.

— Enfin la voilà orpheline; elle est innocente et elle est punie. Est-ce juste aussi, cela?

— Ce n'est pas une punition; la mort de sa mère est un bienfait pour elle: sa mère l'aurait pervertie par de mauvais exemples. Sa grand'mère, qui a refusé d'admettre le corps de la femme adultère dans le tombeau de la famille,

élèvera cette enfant dans le respect des lois de la famille et du serment qui en est la base. S'il reste dans le sang des éléments funestes de perversité héréditaire, une éducation morale parviendra peut-être à les éliminer. C'est ce qu'exprime symboliquement, dans l'initiation chrétienne, l'eau lustrale du baptême versée sur la tête de l'enfant.

LOUIS MÉNARD

NOTES ET NOTULES

Léon Cladel est mort ce mois-ci. En ces temps de prostitution littéraire, quand la recherche des plus misérables approbations semble être devenue la loi du plus grand nombre, Cladel fut un fier et intransigeant artiste. Nous n'avons à porter maintenant aucune opinion sur ses œuvres, mais nous voulons respectueusement saluer l'homme qui, malgré souvent la mauvaise fortune, ne voulut jamais abdiquer sa foi politique, comme sa conscience littéraire.

* * *

M. Ganderax se targue à tort d'impartialité (*Figaro*, 20 juillet) : n'a-t-il pas trop souvent, et récemment encore dans la *Revue Hebdomadaire*, parlé des poètes du « vers libre » en termes sympathiques ? — faiblesse étrangère aux beaux humains MM. Lemaître, France et Gribouille qui se préparent (si nous vivons) une curieuse vieillesse de gloire.

* * *

M. Delpit : Voici un homme qui se consacre des « premiers Paris » (*Eclair*, 15 juillet) avec un courage et une

conviction qui lui devraient valoir au moins ses propres sympathies — à défaut des nôtres — et qui s'y ridiculise sans merci et cruellement : il y traite de « farceurs » les entités virtuelles qui « se font de la réclame à eux-mêmes ! » — Nos aînés, M. Zola en tête, mettent trop d'acharnement au suicide — qu'on nous épargne le spectacle démoralisant de ces *harakiri*.

* * *

L'accord amiable qui a permis à certains citoyens possédant deux sous de défoncer à coups de maillet le crâne d'autres citoyens qui ne possédaient rien, est bien la meilleure synthèse de notre civilisation aryo-sémitique à la fin du XIX^e siècle ; et vraiment l'orgueil humain s'exalte à l'emblématique fraternité de ce divertissement.

* * *

Aux correspondants qui nous ont demandé quelques éclaircissements sur les tenants et aboutissants de « l'Ecole Romane », nous ne saurions, après avoir avoué notre incompétence, que communiquer, à titre de documents, l'extrait suivant du manifeste que M. Delbousquet vient de publier à Toulouse :

« Jean Moréas d'Athènes, entouré de ses quatre fervents, fonda l'*Ecole romane* : et maintenant Moréas, R. de Lattaillède, M. du Plessys, Ch. Maurras, essaient d'instaurer chez leurs croyants le vocabulaire du XIII^e siècle, et font revenir dans leurs vers libres, suivant la rythmique de Kahn et de Vielé-Griffin, les roucoulades des « Cours d'amours ». — A nos correspondants à tirer de ces curieuses lignes les conclusions qui leur agréeront.

* * *

Nous avons demandé, il y a quelques mois, l'arrestation du sénateur Berthelot, coupable de publiquement donner

des formules d'explosifs; nous sommes heureux d'apprendre qu'une perquisition sérieuse va être opérée dans le laboratoire de ce chimiste redoutable.

Mme Séverine va prochainement s'embarquer pour interviewer le grand Lama sur l'antisémitisme, elle espère obtenir de ce pontife, une réponse plus catégorique et surtout plus décisive que celle qu'a bien voulu ne pas faire le Pape.

La Provence nous envoie deux intéressantes publications. La *France Moderne* et la *Syrinx*; l'une d'allure combative, l'autre pleine de vers gracieux.

Un père de famille sans pain et sans travail a remis ses cinq enfants entre les mains du commissaire de son quartier. Que cet exemple soit suivi par tous les pères nécessiteux et M. de Rothschild se devra de fonder une nursery nationale: ainsi pourra-t-il, plus aisément, pourvoir au « meurtre rituel ».

Mais... pourquoi le vainqueur d'une récente épreuve vélocipédique *franco-belge*, s'est-il vu offrir en prix le buste du philosophe Descartes?

M. Arsène Alexandre ayant rendu dans la chronique bibliographique de l'*Eclair* justice aux défauts littéraires de M. Zola, nous cesserons dorénavant de les signaler à nos lecteurs, sûrs de ne pas savoir mieux réussir en cette tâche de subtile critique.

• • •

Ce n'est pas sans satisfaction que nous annoncerons à nos lecteurs, une série de « Portraits » qu'esquissera mensuellement pour ces *Entretiens*, M. Henri de Régnier. Nous donnons, ce mois, la silhouette de J. K. Huysmans.

• • •

Sous prétexte que le *Temps*, qui ne s'indigna pas de l'assassinat des anarchistes de Chicago, blâme Stamboulov, l'*Endehors* n'est pas éloigné d'exalter ce sanglant coquin.

• • •

La *Plume* publie une reproduction du *Christ aux outrages* de l'admirable Henri de Groux;

Le *Livre d'Art*, une superbe page de M. Charles Morice; comment un homme capable d'écrire de pareilles lignes, peut-il être sensible aux petitesses de banquets et de représentations à bénéfice et ne pas voir aussi loin qu'il semble sentir profondément?

• • •

Lire dans l'*Evénement* la chronique bi-mensuelle de M. Bernard Lazare.

Le Directeur-Gérant : L. BERNARD.

CHEZ DIVERS ÉDITEURS :

- PAUL ADAM. — *Les volontés merveilleuses.*
JEAN AJALBERT. — *En Amour.* — *Femmes et paysages.*
TRISTAN CORBIERE. — *Les Amours jaunes.*
LÉON DIERX. — *Œuvres.*
E. DUJARDIN. — *Antonia.* — *La Comédie des Amours.*
ANDRÉ GIDE. — *André Walter.*
F. HEROLD. — *La joie de Maguelonne.*
GUSTAVE KAHN. — *Les Palais nomades.*
JULES LAFORGUE. — *Œuvre.*
BERNARD LAZARE. — *Le Miroir des Légendes.*
PIERRE LOTI. — *Romans.*
MAURICE MAETERLINCK. — *Drames et poèmes.*
STÉPHANE MALLARME. — *Œuvres.*
LOUIS MENARD. — *Les rêveries d'un payen mystique.*
STUART MERRILL. — *Les Fastes.* — *Les Gammes.*
EPHRAIM MIKHAEL. — *Œuvres.*
JEAN MOREAS. — *Poésies.*
FRANCIS POICTEVIN. — *Romans.*
GABRIEL MOUREY. — *Flammes mortes.*
PIERRE QUILLARD. — *La gloire du verbe.*
ERNEST RAYNAUD. — *Les Cornes du Faune.*
HENRI DE REGNIER. — *Poèmes.*
ADOLphe RETTE. — *Cloches en la nuit.*
ARTHUR RIMBAUD. — *Les illuminations.*
J.-H. ROSNY. — *Romans.*
ALBERT SAINT-PAUL. — *Scènes de Bal.*
CHARLES SAUNIER — *Les dons funestes.*
FERNAND SEVERIN. — *Le don d'enfance.*
R. DE SOUZA. — *Le Rythme poétique.*
JEAN THOREL. — *La Complainte humaine.*
CHARLES VAN LERBERGHE. — *Les Flaireurs.*
GEORGES VANOR. — *Les Paradis.*
EMILE VERHAEREN. — *Poèmes.*
PAUL VERLAINE. — *Œuvres.*
VILLIERS DE L'ISLE-ADAM. — *Œuvres.*
FRANCIS VIELE-GRIFFIN. — *Poèmes.*
T. DE WYZEWA. — *Le Baptême de Jésus.*

Pour paraître prochainement :

CHEVALERIES SENTIMENTALES

Par A.-F. HEROLD

Vient de paraître .

LE BAPTÈME DE JÉSUS

OU

LES QUATRE DEGRÉS DU SCEPTICISME

Par T. de WYZEWA

PERRIN, Editeur.

Pour paraître :

LES TROPHÉES

Par J.-M. de HEREDIA

Chez LEMERRE.

Vient de paraître :

LE CHEVALIER DU PASSÉ

Par E. DUJARDIN

Chez VANIER.
